

a Monsieur le Conservateur de la
Bibliothèque de Périgueux

BUGEAUD,
hommage du plus profond respect

DUC D'ISLY, MARÉCHAL DE FRANCE,

LE

CONQUÉRANT DE L'ALGÉRIE,

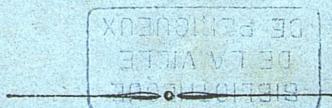
*L'éditeur
Leneveu*

PAR

M. F. HUGONNET,

Ex-Capitaine,

Chef d'un bureau arabe, auteur des *Souvenirs d'un chef de bureau arabe*.

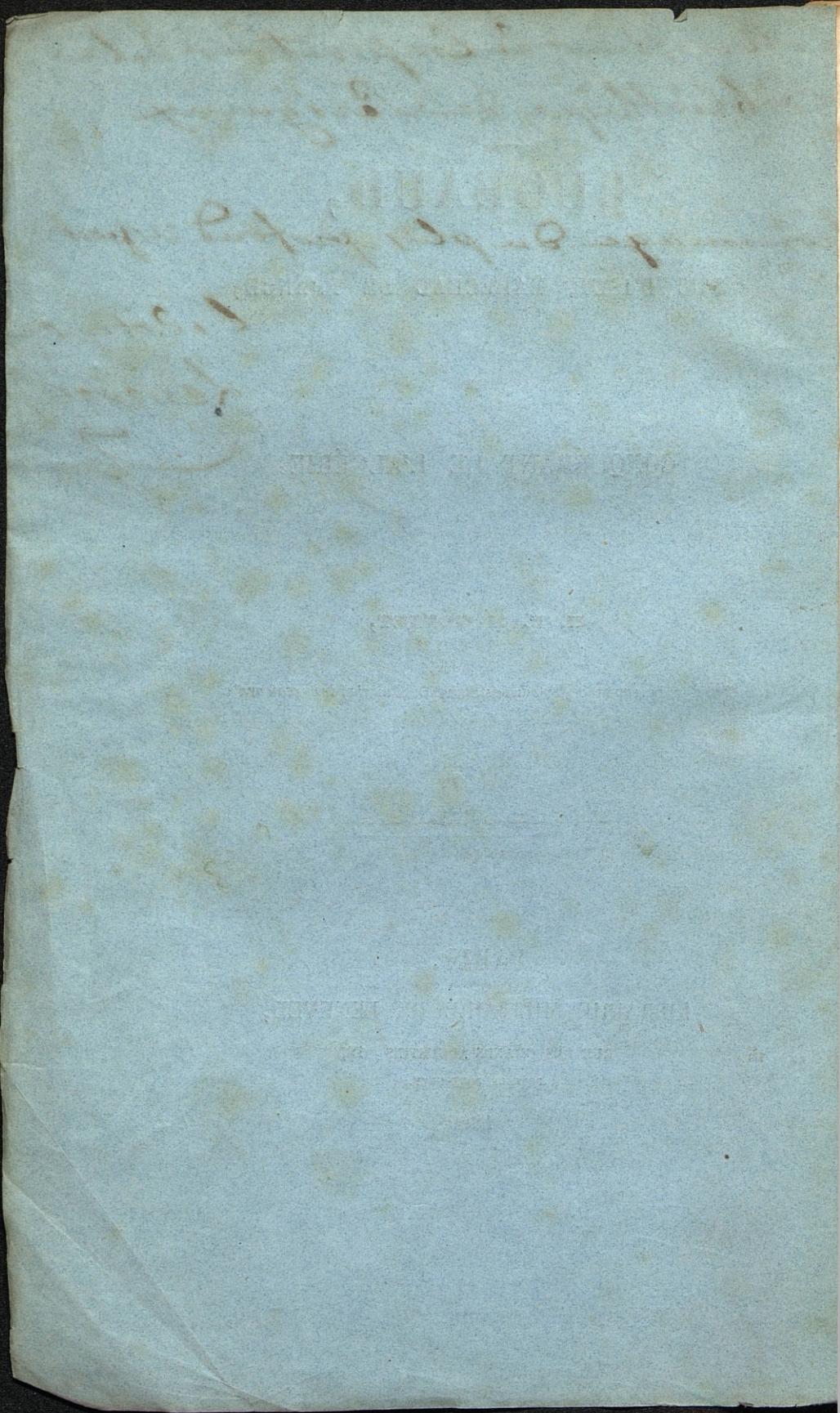


PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE DE LENEVEU,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18,

PRÈS LE PONT-NEUF.

1860



Bugeaud

BUGEAUD,

DUC D'ISLY, MARÉCHAL DE FRANCE,

LE

CONQUÉRANT DE L'ALGÉRIE,

PAR

M. F. HUGONNET,

Ex-Capitaine,

Chef d'un bureau arabe, auteur des *Souvenirs d'un chef de bureau arabe*.



PZ 237

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE DE LENEVEU,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18,

PRÈS LE PONT-NEUF.

1859

E.P.
PZ 237
C 0002810053

BUREAU

DE LA GUERRE DE L'AFRIQUE

EXTRAIT DU SPECTATEUR MILITAIRE (OCTOBRE 1859).

PARIS

DE L'ÉDITION DE L'ANNÉE

DU SPECTATEUR MILITAIRE

PARIS, 1859.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

BUGEAUD,

DUC D'ISLY, MARÉCHAL DE FRANCE,

LE CONQUÉRANT DE L'ALGÉRIE.

Nous avons surtout à étudier dans le maréchal Bugeaud, le conquérant de l'Algérie, le créateur du mode de guerre qui devait nous assurer la conquête et la conservation de ce vaste pays, le gouverneur de notre colonie méditerranéenne. Nous croyons cependant devoir commencer par quelques pages sur la partie de la vie du maréchal qui a précédé la guerre d'Afrique; elle nous fera mieux connaître l'homme illustre dont nous voulons honorer la mémoire.

Bugeaud de la Piconnerie (Thomas-Robert) est né à Limoges le 15 octobre 1784. Il fut nommé caporal à Austerlitz (1805), et sous-lieutenant l'année suivante. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, il se rendit en Espagne avec le grade de lieutenant adjudant-major, et il ne quitta plus ce pays jusqu'en 1814.

Capitaine d'une compagnie d'élite, il se distingua dans plusieurs circonstances, notamment au siège de Tortose. Chef de bataillon devant Tarragone, il chasse

vigoureusement une colonne de Valenciens; il rend chaque jour des services importants à l'armée d'Aragon par son activité, son audace, son entente des petites opérations de la guerre. Entre autres faits saillants, le commandant Bugeaud était chargé par le maréchal Suchet du commandement de l'avrière-garde lors de la retraite qu'opéra l'armée d'Aragon après la bataille de Vittoria. Pendant l'hiver 1813-1814, il avait sur le Lobréhat la direction des avant-postes, genre de service dans lequel il s'était surtout fait remarquer, et c'est en cette qualité qu'il enleva plusieurs détachements ennemis, et eut par suite à supporter lui-même des attaques qu'il repoussa toujours avec succès.

Lieutenant-colonel du 14° de ligne (1813), puis colonel du même régiment l'année suivante, Bugeaud, aux Cent-Jours, se retrouva à l'armée des Alpes sous les ordres du maréchal Suchet. Ici il fut chargé du commandement de l'avant-garde, et ne tarda pas à renouveler ces hardis coups de main par lesquels il s'était fait connaître à l'armée d'Aragon. Le 15 juin, il enlève un bataillon de chasseurs piémontais; le 16, il rencontre une brigade, la force à se retirer en lui faisant 200 prisonniers. Le 23, il détruit un autre bataillon à Moustier. Le 28 juin, au moment où il venait de recevoir le bulletin de Waterloo, il n'hésite pas à poursuivre ses opérations; il harangue ses hommes, leur parle de la France, de l'honneur du drapeau, et tombe sur les Autrichiens. Il accomplit, en cette occasion, un fait d'armes extrêmement glorieux, dont le

souvenir est fêté chaque année dans le pays même. Pendant dix heures de combat le colonel Bugeaud eut à tenir tête, avec ses 4,700 hommes, à 10,000 Autrichiens, et il sut si habilement manœuvrer qu'il finit par les chasser en leur tuant 2,000 hommes et en leur faisant 4,000 prisonniers. Les détails compliqués des mouvements et incidents partiels de cette journée ont été relatés par le maréchal lui-même.

Licencié au retour des Bourbons, Bugeaud se retira dans le Périgord et se fit cultivateur. Il porta dans ses nouvelles occupations la même activité, la même intelligence, le même besoin de trouver des procédés nouveaux, préférables à ceux que nous lègue la routine. Il contribua puissamment aux améliorations agricoles qui se produisirent autour de lui, et, pour caractériser d'un mot son rôle à ce point de vue, il suffit de rappeler que ce fut lui qui organisa le premier comice agricole, institution qui devait avoir grand succès et s'étendre rapidement.

Enfin arriva la révolution de 1830 ; le colonel Bugeaud fut remis en activité, comme la plupart des licenciés de 1815 qui voulaient reprendre du service, et il ne tarda pas à être nommé maréchal-de-camp (1831). Peu de temps après, le général Bugeaud fut chargé d'une mission qui eut une très grande importance dans sa vie, car elle fut en partie cause de l'animosité que la presse dite libérale ne cessâ de lui porter. C'est lui qui garda à Blaye, et plus tard conduisit à Palerme, la duchesse de Berry. Or, bien qu'il se fût acquitté de son devoir avec convenance et courtoisie,

un député, M. Dulong, osa lui reprocher en pleine chambre de s'être fait geôlier. Un duel s'en suivit, et M. Dulong, qui était fort aimé de ses amis du parti de l'opposition, perdit la vie. De là la haine de certains journaux pour le général Bugeaud. Ils ne reculèrent devant aucune calomnie pour ternir sa réputation ; en voici un exemple concluant. Le général Bugeaud commandait une partie des troupes employées contre l'émeute en avril 1834. Les habitants d'une maison de la rue Transnonain ayant été passés au fil de l'épée par un détachement d'infanterie, on s'empressa de rejeter tout l'odieux de cette exécution sur l'homme qui nous occupe, bien que celui-ci, — des preuves plus que suffisantes en ont été fournies, — n'ait eu aucune action sur les troupes de la rue Transnonain, qui n'étaient pas sous son commandement.

Cette malveillance de la presse a été très préjudiciable, croyons-nous, au général Bugeaud, en ce qu'elle a dû nuire aux intérêts de sa renommée. Lui-même s'en est impressionné parfois très vivement, et s'est mêlé à la polémique avec une certaine acrimonie. On lui a même fait un reproche de s'être montré trop sensible aux attaques des journaux, et cependant la portée de ces dernières est telle qu'elles suffiront pour empêcher de longtemps que la célébrité du maréchal Bugeaud devienne très populaire. C'est là une de ces injustices de l'opinion qui ne sont que trop communes. Ainsi tel maréchal du premier Empire, parce que son nom est cité dans les grandes batailles du commencement du siècle, dans les bulletins du grand capitaine,

aura peut-être à tout jamais plus de renom que le vainqueur d'Isly, bien que doué d'une valeur militaire moindre (1). Je me rappelle, pour mon compte, et je le confesse humblement, que lorsque je sortis de Saint-Cyr pour me rendre en Algérie, j'étais fort satisfait en rejoignant mon bataillon, si ce n'est sur ce point, que notre belle armée d'Afrique fût sous les ordres d'un chef tel que Bugeaud. J'avais pris à la lettre les accusations d'une certaine presse. Le revirement, comme on le pense bien, ne fut pas long à se produire dans mon opinion. Quelques entretiens avec mes nouveaux camarades m'eurent bientôt détrompé, jusqu'au jour où, ayant vu personnellement le maréchal, et l'ayant entendu parler guerre, je fus convaincu à tout jamais de sa réelle supériorité.

(1) Il faut avoir entendu parler le maréchal duc d'Isly, l'avoir vu au feu ou dans l'exercice du commandement, et avoir lu ses écrits et ses lettres, pour se faire une idée exacte de la haute capacité militaire de cet homme illustre, taillé à l'antique et grand capitaine dans toute l'acception du mot. Quiconque l'a étudié reste convaincu qu'il avait dans la tête tout un système raisonné de faire la guerre, et la bataille de l'Isly ne fut qu'une application de ce système à un cas particulier. Les maréchaux du premier Empire, à l'exception cependant de Gouvion Saint-Cyr, n'eurent jamais ni grandes conceptions à imaginer, ni entreprises de longue haleine à conduire, leur gloire n'est pour ainsi dire qu'un rayon de la gloire éclatante de Napoléon 1^{er}, qui souvent leur dictait jusqu'aux détails de leurs opérations, de sorte qu'ils n'avaient plus qu'à entraîner leurs troupes et les maintenir au combat. Le maréchal, au contraire, a imaginé seul ce qu'il a fait; ses campagnes, sa conquête de l'Algérie, ses victoires, sont des œuvres toutes personnelles qui, n'ayant jamais été ternies par un seul revers, doivent le faire placer au premier rang parmi les généraux qui ont commandé des armées.

Au mois de juin 1836, le général Bugeaud fut envoyé en Algérie, avec mission de dégager la brigade d'Arlanges, bloquée dans le camp de la Tafna, et d'essayer de rendre à nos armes, dans le pays, la supériorité morale. Débarqué à la tête de trois régiments de ligne, il résolut de prendre aussitôt l'offensive, mais il annonça en même temps une façon toute nouvelle de conduire les opérations. Il prescrivit d'embarquer pour Oran l'artillerie, les prolonges, les chariots, et de garder seulement les chevaux de trait pour en faire des bêtes de somme. On ne manqua pas d'adresser au nouveau général de nombreuses objections sur les bons effets des canons. Mais notre futur gouverneur avait vu juste ; il avait senti que l'artillerie traînée et les convois de prolonges étaient cause de nos insuccès, en nous attachant à une direction forcée, en nous ôtant toute mobilité, en permettant aux Arabes de se grouper autour des passages difficiles, et de nous accabler sans crainte de représailles, en nous interdisant de repousser avec vigueur, fort au loin, dans les terrains les plus difficiles les contingents ennemis.

Le général Bugeaud exposa ses idées aux officiers, et chargea l'expérience d'en démontrer l'efficacité. A la tête de 6,000 hommes, il quitta le camp de la Tafna se dirigeant sur Oran ; l'ennemi essaya, comme d'habitude, d'inquiéter les flancs et l'arrière-garde ; mais la colonne expéditionnaire, débarrassée de ses impédi- ments, et conduite d'une main ferme, repoussa vigou- reusement les Arabes, et les dégoûta pour quelque temps.

D'Oran, le général Bugeaud conduisit sa petite armée à Tlemcen, à travers une contrée tout hostile, et livra près de cette ville le beau combat de la Sikkak, qui marque le point de départ de la nouvelle manière de combattre en Algérie. Les masses arabes d'Abd-el-Kader, poussées à fond avec une vigueur et une persistance qu'elles n'étaient pas habituées à rencontrer, se débandèrent en perdant beaucoup de monde, laissant leurs morts et 200 prisonniers, fait nouveau qui ne s'était pas encore produit. Le général Bugeaud s'en revint sans être inquiété dans sa marche, et se rembarqua pour la France, où l'attendait le grade de lieutenant-général.

Mais Abd-el-Kader n'avait pas tardé à se montrer de nouveau dans la province d'Oran, à assaillir nos postes, à couper nos communications. Le général Bugeaud fut nommé commandant de la province d'Oran, avec la mission de faire un traité de paix avec Abd-el-Kader. Ce traité fut conclu le 31 mai 1837 sur les bords de la Tafna ; les détails en sont trop connus, ainsi que les incidents de l'entrevue des deux chefs, pour que nous les reproduisions ici.

Après la conclusion de la paix avec l'émir, le général Bugeaud était revenu en France, où il remplissait très activement son mandat de député d'Excideuil. Il prenait souvent la parole à la Chambre, et jusqu'en 1840 il se montra peu favorable à l'occupation complète de l'Algérie. Il voyait en perspective, pour la réalisation de cette entreprise, des dépenses d'hommes et d'argent trop considérables. Mais lorsque les Arabes

eux-mêmes eurent recommencé les hostilités en 1839, lorsque la guerre sainte fut proclamée, que l'opinion en France se prononça énergiquement pour la conquête, le général qui avait seul donné les preuves d'une capacité militaire à la hauteur de cette tâche dut en être chargé, et le 29 décembre 1840 il fut nommé gouverneur-général de nos possessions algériennes.

Nous avons vu que jusqu'à présent, par suite des incertitudes du pouvoir, on n'avait guère suivi une même ligne de conduite pendant une année complète. On avait occupé et abandonné plusieurs fois les mêmes postes, on avait accompli de beaux faits d'armes, montré beaucoup d'héroïsme, mais sans en recueillir les fruits. Nos colonnes ne laissaient pas beaucoup plus de traces dans le pays qu'elles traversaient que le vaisseau dans les flots. Abd-el-Kader, qui avait organisé les tribus et créé une sorte de gouvernement, occupait toutes les villes de la province de l'ouest, excepté Oran et Mostaganem, et il avait tous les Arabes de cette contrée à sa dévotion; il détenait aussi plusieurs points de la province d'Alger, tels que Boghar et Thaza, et il exerçait son autorité sur toutes les populations de cette province, excepté celles de la Mitidja, encore avait-il des intelligences jusqu'au sein de ces dernières. La guerre promenait ses horreurs jusque sous les murs des villes que nous occupions.

Heureusement l'aspect de la colonie va bientôt changer. Le général Bugeaud n'a plus un simple commandement partiel; il est le chef suprême dans toute l'étendue de nos possessions du nord de l'Afrique; on

lui a promis tous les subsides dont il aura besoin, et il se trouve enfin en présence d'une mission digne de ses mérites divers.

Le nouveau gouverneur, qui se propose de pénétrer partout en Algérie, de poursuivre les Arabes en tout lieu avec le plus de célérité possible, supprime tous ces blockhaus, toutes ces redoutes, ces camps retranchés où étaient immobilisés, sous prétexte de garder le pays, des corps de troupes qui perdaient beaucoup de monde par les maladies, les privations, et ne rendaient aucun service. Pour assurer la sécurité dans le pays, le gouverneur avait un plan bien plus simple et plus efficace ; il se proposait de forcer les tribus arabes à se soumettre, à reconnaître des chefs pris, il est vrai, dans leur sein, et à répondre de la tranquillité du territoire (1). Et, en effet, dès la soumission de la majorité des tribus, en 1842, on vit sur nos routes et dans les contrées qui sont situées entre les villes que nous occupions une sécurité dont on n'avait point encore eu exemple, et que les plus exigeants n'auraient osé espérer.

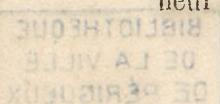
On connaît, en général, les détails des combats qui ont fait l'objet de bulletins officiels, nous nous appesantirons de [préférence sur ce qui est moins su du public.

(1) Un des mérites du maréchal duc d'Isly fut d'avoir un système précis, un plan raisonnable, car, dès qu'il eut prouvé par des succès que sa méthode était bonne, sa présence personnelle ne fut plus partout nécessaire, et il put charger ses généraux, et même des officiers d'un rang peu élevé, d'agir sur une portion plus ou moins étendue du territoire africain, d'après les exemples et les préceptes catégoriques qu'il leur avait donnés.



Le gouverneur, avec les troupes qui vinrent de France et celles qu'il tira de divers postes, composa plusieurs colonnes mobiles qui étaient destinées à rayonner autour de certains points. Ceux-ci étaient les places importantes que nous occupions déjà ou que nous réprimés à l'émir dès le commencement des hostilités. C'étaient, dans la province d'Alger, Blida, Médéa, Miliana, Cherchell, Tenès et Orléansville, lorsque ces deux dernières furent fondées ; dans la province d'Oran, Oran, Mostaganem, Mascara et Tlemcen ; enfin, dans la province de l'est, Constantine, Bone, Philippeville, Sétif et Batna. Le gouverneur lui-même se mettait à la tête d'une ou plusieurs de ces colonnes réunies, à laquelle ou auxquelles il adjoignait quelques troupes de réserve, habituellement tenues, à cet effet, à Alger ou à Blida. C'est ainsi que, dès son arrivée, il parcourut toute la province d'Oran, prenant Mostaganem pour point de départ ; puis il opéra tour à tour dans les montagnes arrosées déjà de tant de sang français qui séparent Blida de Médéa et de Miliana, dans les pays difficiles qui bordent les deux branches du Chélif et qui renferment l'Ouarensenis ; puis encore dans les régions montueuses qui s'étendent entre Cherchell et Miliana, et que peuple la puissante tribu des Beni-Menasser. Le général Changarnier eut une grande part dans ces entreprises, et se signala par sa vigueur dans divers combats. Le général Baraguay-d'Hilliers, les princes d'Orléans rendirent également de glorieux services.

Pendant ces deux années (1841-1842), le gouverneur avait chassé de partout les représentants d'Abd-



el-Kader, les khalifas, tels que Berkani, Ben-Allal, Ben-Thami, Bou-Hamedi, qui avaient commandé à Médéa, Miliana, Takdempt, Mascara et Tlemcen. Il avait pris tous les postes occupés précédemment par l'émir, reçu la soumission de la plupart des tribus, et forcé le fils de Mahi-ed-Din et ses partisans à se réfugier dans les steppes du Sahara ou dans les provinces marocaines. L'unité, l'ensemble de la puissance d'Abdel-Kader étaient à jamais brisés. Il restait bien encore par-ci par-là quelques points non parcourus, où nous devions nous attendre à rencontrer des résistances partielles; mais ces opérations devant avoir lieu dans un cercle restreint, n'étaient pas au-dessus des forces que pouvaient faire mouvoir les commandants des colonnes mobiles dont nous avons parlé.

Ainsi Ben-Salem, le seul des khalifas d'Abdel-Kader qui fut encore debout, se tenait en Kabylie, d'où il nous bravait en attendant que son heure fut venue. Quelques pâtes de montagnes étaient encore hostiles dans le Dahra, le pays des Flittas sur la Mina, et la subdivision de Tlemcen; il y avait aussi des tribus de la province d'Oran, qui, à cheval sur le petit Sahara et le Tell algérien, nous donnaient beaucoup de mal, — ainsi que nous l'avons fait comprendre dans la notice sur Lamoricière, — pour parfaire la conquête. Parmi elles, il faut citer les Harrar, les Hachem, les Djafra, les Angad, etc. Quant aux tribus sahariennes, il ne pouvait encore en être question. A la fin de 1812, tout le Tell algérien, c'est-à-dire toute la partie cultivable de l'Algérie qui s'étend entre la mer et le Sahara,

reconnaissait notre autorité, à l'exception de la Kabylie et des quelques fractions du territoire que nous avons indiquées, et il ne s'agissait point d'une de ces reconnaissances d'autorité vagues et indéterminées comme il s'en était fait autrefois. La tribu, sous peine de punition, devait assurer la tranquillité sur son territoire, payer un impôt, et exécuter tous les ordres qui lui seraient donnés par l'intermédiaire d'un chef, cheikh, caïd ou agha, que nous placions à sa tête, et qui recevait de nous l'investiture. Il n'est pas inutile de rappeler ici comment se sont faites les soumissions successives des peuplades algériennes, et quelle est la nature de l'engagement qui lie le vainqueur au vaincu.

Une tribu harcelée par nos colonnes demandait à se soumettre; on lui faisait part des conditions; si elle les trouvait trop dures, elle continuait la lutte jusqu'à ce qu'à la suite de nouveaux désastres elle se décidât à accepter. Presque toujours les Arabes étaient condamnés à payer des amendes en argent ou en bétail; ils reconnaissaient pour chefs des hommes investis par nous, mais qui étaient, pour la plupart, les chefs anciens et habituels de la tribu; ils s'engageaient, de plus, à maintenir la sécurité sur leur territoire, à cesser toute relation avec l'ennemi, et à exécuter nos ordres pour tout ce qui intéressait la tranquillité et l'administration générale du pays.

De notre côté, nous promettions l'oubli du passé, nous nous interdisions de rechercher les fauteurs de désordres antérieurs à la soumission de la tribu, nous assurions aux indigènes le respect de leurs mœurs et

de leur religion. Il ne faut pas l'oublier, c'était là la teneur de toutes les conventions partielles conclues par nos généraux et commandants de colonne avec les tribus au moment de leur soumission. Elles n'auraient point accepté de se rendre à discrétion, et en l'exigeant nous nous condamnions à une guerre d'extermination, incompatible avec le degré de civilisation auquel nous sommes arrivés. Aujourd'hui donc que bien des gens ont émis l'idée de nous assimiler quand même les indigènes de l'Algérie, il est bon de faire remarquer qu'en outre du danger toujours imminent qu'il y aurait à forcer des masses belliqueuses à changer leurs usages traditionnels, nous nous rendrions réellement coupables d'un manque de parole qu'on serait en droit de nous reprocher à tout jamais.

Pour obtenir rapidement les résultats que nous venons d'énumérer, le général Bugeaud, montrant l'exemple à ses généraux, leur avait enseigné à poursuivre partout les populations rebelles, et comme elles ne tenaient plus guère devant nos troupes, et fuyaient en tout sens, il n'hésita pas à frapper les indigènes dans les seuls intérêts saisissables qu'ils possèdent; ainsi les récoltes sur pied, les plantations, les douars de tentes ou les villages dans les montagnes, les bestiaux, les silos, tout tombait entre nos mains ou devenait la proie des flammes. C'était une rude nécessité, mais on voulait la conquête, et vis-à-vis des Arabes il n'y avait pas d'autres moyens de l'assurer (1). Assez longtemps ils

(1) Les razzias du maréchal due d'Isly étaient conformes aux

s'étaient joués de notre longanimité et de notre habitude de ne vouloir faire la guerre qu'aux groupes armés, ce qui nous faisait accomplir de pénibles excursions sans produire de résultats décisifs.

De plus, le gouverneur avait généralisé les mesures qu'il avait prises jadis pour l'expédition de la Sikkak, c'est-à-dire qu'il avait supprimé les canons traînés et les convois de prolonge. Les colonnes mobiles furent composées ainsi qu'il suit.

L'artillerie n'emmena plus en campagne d'autres engins que de petits obusiers de montagne portés à dos de mulets et organisés de manière qu'en quelques minutes ils étaient déchargés, posés sur leurs affûts et prêts à l'action, et, aussitôt que l'ordre en était donné, replacés de nouveau sur les bêtes de somme, qui reprenaient leur marche.

Les cavaliers montés sur des chevaux du pays avaient un harnachement aussi simplifié que possible, un vêtement fort allégé, le sabre et le fusil comme armement; ils ne portaient rien au delà du plus strict nécessaire, et celui-ci était déjà fort considérable pour une marche ordinaire. Toutefois, au moment de la charge, la cavalerie laissait sous la garde de l'infanterie tous ses

droits de la guerre, d'abord comme usitées et pratiquées de tout temps par les tribus arabes dans leurs hostilités entre elles, ensuite parce que la population entière, prenant part à la guerre, les biens particuliers se trouvaient compris dans les ressources appartenant à la force armée que l'on combattait, et par conséquent étaient susceptibles de devenir la proie du vainqueur aussi bien que le deviennent en Europe les magasins de l'ennemi.

impédiments, et elle se présentait au combat aussi allégée que possible, hommes et chevaux, et débarrassée de tous ces détails de harnachement, d'équipement, d'armement et d'habillement, qui rendent en France nos cavaliers si lourds et si maladroits. Nous en parlerons plus longuement lors de la notice sur les généraux de cavalerie. Les indigènes à notre solde, les contingents des Arabes soumis, nous fournissaient, en outre, des cavaliers excellents pour les reconnaissances, les renseignements à prendre, l'escorte et la conduite des convois, etc.

Les approvisionnements de la colonne étaient portés, soit par des mulets appartenant à l'État et faisant partie du train des équipages, soit par des bêtes de somme des tribus louées pour un certain temps. Les blessés et les malades étaient transportés à dos de mulets dans des cacolets ou des litières.

Mais c'est surtout l'infanterie qui, composant à elle seule la majeure partie des troupes, avait besoin de modifications ; elle en réalisa de très importantes. Le fantassin avait autrefois en campagne un sac de camping ; ce sac fut donné décousu aux troupes, c'est-à-dire sous la forme d'un simple morceau de toile. Trois ou quatre camarades, réunissant à chaque bivouac chacun leur fragment, en firent une tente à l'aide de ficelles et de deux bâtons pour supports. Le fantassin était ainsi assuré de son abri qu'il portait avec lui ; il n'était pas obligé d'attendre de longues heures que le convoi des bagages amenât les grandes tentes de seize hommes, lesquelles ne pouvaient même parfois

être distribuées aux divers corps ou entraînaient des difficultés pour être montées. Le soldat d'infanterie dut aussi être plus certain d'avoir chaque jour ses vivres, et cependant exiger moins de moyens de transport. En conséquence, il ne porta plus aucun vêtement de rechange ; avant de partir pour une expédition, il devait être muni de chaussures et d'habillements pouvant faire un bon usage. Le sac ne fut plus destiné qu'à contenir la trousse pour les petits ustensiles nécessaires à l'entretien des armes et à la réparation des effets, quatre paquets de cartouches et surtout des vivres. On ne sortait jamais sans que le fantassin portât au moins huit jours de vivres réglementaires en biscuit, riz, sel, sucre et café, et quelques jours de vivres d'ordinaire achetés avec les centimes versés à cet effet par les hommes et qui se composaient de pain de soupe, légumes, supplément de riz, sel, poivre, sucre et café. Sur les huit jours d'aliments réglementaires, un sachet soigneusement cousu devait toujours en contenir quatre en réserve. Lorsque le troupier était sensé n'avoir plus d'autres vivres que ceux-là, on faisait des distributions nouvelles. La viande sur pied accompagnait la colonne. Un convoi de mullets portait des approvisionnements de quoi faire des distributions à la troupe pendant dix ou quinze jours au plus (1). Si l'on

(1) On ne pouvait porter des vivres pour quinze jours que si les colonnes expéditionnaires étaient très faibles ou que si on traversait des pays abondant en orge à l'époque de la moisson, car, en d'autres circonstances, l'approvisionnement du mulet à 3 kilogrammes d'orge seulement par jour eût composé la moitié de son chargement et eût à

était obligé de rester plus longtemps dehors, on recevait un convoi de ravitaillement ou bien l'on s'approchait d'un des postes-magasins établis sur divers points pour les besoins des colonnes.

Le fantassin avait, en outre, deux paquets de cartouches dans la giberne. Il portait roulée sur le sac la demi-couverture en été, la grande couverture en hiver. Par escouade de huit à dix hommes, il y avait trois ustensiles de cuisine : la gamelle, le bidon, la marmite, que les camarades se répartissaient chaque jour pour le transport. Chaque fantassin avait encore une petite tasse en fer-blanc, un petit bidon de même métal, contenant un litre, porté en bandoulière et recouvert avec du drap. En humectant ce drap de temps en temps, on conservait l'eau assez fraîche.

Les soldats durent avoir des vêtements larges, la plupart du temps déboutonnés sur la poitrine. Le col fut supprimé et remplacé par la cravate en cotonnade, facile à laver. Le képy léger et mou devint la coiffure générale.

Les colonnes expéditionnaires comprenaient habituellement trois ou quatre bataillons d'infanterie, deux

peine suffit à 75 hommes pendant un jour, de sorte qu'en tenant compte des déchets, il eût fallu environ 1/4 mulets pour 1,000 hommes pendant un jour, ou 220 mulets pour le même nombre d'hommes pendant quinze jours, et l'on n'a jamais disposé d'une aussi grande quantité relative de bêtes de somme. Cependant, nous devons ajouter qu'on s'est parfois beaucoup rapproché de cette proportion, par le moyen des mulets de réquisition des Arabes, auxquels on ne donnait que peu ou point d'orge ; ou bien encore lorsque les généraux se décidaient à faire distribuer à leur troupe demi-ration de biscuit, ou du riz et de la viande en place de biscuit.

escadrons de cavalerie, deux obusiers de montagne et un convoi de bêtes de somme.

L'ordre de marche était presque toujours ainsi : la cavalerie, le gros de l'infanterie, l'artillerie, l'ambulance, le convoi, le troupeau et une solide arrière-garde. On campait en carré, l'infanterie sur les quatre faces, la cavalerie, l'artillerie, l'état-major et tous les bagages au centre, en dedans de l'infanterie. La nuit, des grand'gardes de surveillance étaient établies en avant des faces du carré. On partait, suivant la saison, de trois à six heures du matin; toutes les heures, il y avait une halte de vingt minutes, pour la tête de la colonne qui ne repartait que quand l'arrière garde avait rejoint, et, à peu près à la moitié de la journée de marche, on faisait une grande halte d'une heure environ, que l'on appelait *le café*, parce que c'était la seule préparation que les troupiers eussent le temps de mener à bien. Dans les journées de marche ordinaires, on arrivait au bivouac à deux ou trois heures de l'après-midi. On abattait de suite la viande, et le soldat faisait cuire pour le soir la soupe et le bœuf. Le matin, avant le départ, il prenait le riz.

Lorsque, pendant la marche, il était besoin de pousser rapidement une pointe, il arrivait quelquefois que le commandant de la colonne laissait dans une bonne position tous les bagages et le convoi, sous la garde d'un ou de deux bataillons, et partait avec la cavalerie et le restant de l'infanterie, auquel il avait fait déposer les sacs au même endroit que les bagages. Le fantassin, qui n'avait plus à porter que son fusil, sa giberne et des paquets de cartouches dans la tente roulée

en bandoulière, partait allègre et plein d'ardeur.

Dès la fin de 1842, avons-nous dit, des résultats vraiment extraordinaires avaient été obtenus : nous commençons à entrer pleinement dans notre rôle de dominateurs du pays. Au printemps de 1843, le gouverneur fut élevé à la dignité de maréchal, qu'il avait certes bien méritée. Abd-el-Kader se tenait dans le Sahara ou sur la frontière du Maroc; là, il avait appelé à lui une partie des tribus de la province d'Oran, auxquelles il avait persuadé d'émigrer, leur faisant un cas de conscience de vivre sur le territoire dont le chrétien était maître, et il dirigeait de temps à autre quelques attaques sur les douars qui ne l'avaient point écouté. Mais il éprouva cette année même (1843) deux désastres importants : sa zmala lui fut enlevée par le duc d'Aumale à Taguin, au mois de mai, et ses derniers réguliers, commandés par Embarek-ben-Allal, furent détruits à la journée de l'Oued-Malah, à la fin de l'automne. L'émir, après ces deux échecs, s'éloigna pour quelque temps du théâtre de la guerre, cherchant à trouver un appui solide au Maroc. Aussi, au commencement de 1844, le gouverneur crut-il le moment favorable pour essayer de châtier ces fiers Kabyles établis dans les montagnes qui s'étendent entre Dellys, le Djerdjera et Bougie. Le maréchal ne pouvait avoir la pensée de conquérir tout d'abord, dans une première expédition, le pâté entier; il voulait seulement donner une leçon aux Flissas, qui s'étaient le plus fait remarquer par leurs hostilités et leurs déprédations au détriment des tribus soumises.

La Kabylie était un refuge assuré à nos ennemis;

parmi eux, Si-el-Djoudi, Ben-Salem, Kassem-ou-Kassi, étaient des chefs considérables qui excitaient sans cesse les populations contre nous. Cet asile laissé aux rebelles devait encourager les tentatives des fanatiques ou des ambitieux, qui, en cas de non-succès, étaient certains de trouver un abri chez les montagnards du Djerdjera. C'est ainsi qu'on a vu plus tard s'y réfugier Bou-Sif, Si-Mohammed, Bou-Baghla et d'autres restés plus obscurs. Il y a de plus une autre raison qui devait naturellement nous entraîner à faire la conquête complète de l'Algérie dès le jour où nous avions soumis une partie des tribus, c'est que celles-ci, par le fait seul de leur soumission à notre autorité, étaient en butte aux attaques des groupes encore hostiles. Chaque jour, ces fractions de population venaient exposer leurs griefs et nous faire entendre que nous étions étroitement obligés de les prémunir contre le renouvellement de ces méfaits, sans quoi elles se verraienr contraintes de céder aux exigences de voisins puissants et incommodes. Il était évident que nous devions faire tous nos efforts pour rassurer nos nouveaux sujets et les garantir autant que possible. Ce sont de ces raisons que l'on sent parfaitement en Algérie, mais qu'il est très difficile de faire comprendre en France, à ce qu'il paraît, car on se montra toujours hostile aux projets que le maréchal Bugeaud émit plusieurs fois, de commencer la conquête de la Kabylie. Fort heureusement, il se montra d'habitude peu soumis aux instructions qu'il recevait de Paris, sans quoi nos succès eussent été souvent compromis.

Au commencement de 1844, avons-nous dit, le ma-

réchal voulut donner une leçon aux Flissas, et il la donna. Il avait prévenu ces Kabyles que si, à un jour déterminé, ils ne s'étaient point soumis à telles conditions imposées, ils seraient punis. Et, en effet, le maréchal n'hésita pas, au jour fixé, à entrer en Kabylie à la tête de 7 ou 8,000 hommes et à attaquer ces fameux Flissas jugés si redoutables. Après avoir surmonté de grandes difficultés de passages de rivières, de sentiers boueux, puis de terrains d'un périlleux accès, il fit incendier, malgré la résistance de l'ennemi, tous les villages qu'il rencontra et couper les arbres des vergers, puis, ayant occupé de nuit une position dominante sur les crêtes, il se trouva au lever du jour en position de lancer ses bataillons de toutes parts sur les Kabyles, qui, tournés, déconcertés et pourchassés avec une extrême vigueur, firent des pertes énormes. Ces opérations avaient eu lieu du 4 au 16 mai; le 25, le maréchal quittait Dellys, port de mer qui venait d'être occupé quelques jours auparavant, et se disposait à se rendre sur la frontière du Maroc, où les hostilités commençaient.

Nous avons énoncé, dans la notice précédente, que les travaux de la redoute que nous établissions sur l'emplacement de Lalla-Maghniïa nous avaient occasionné des protestations de la part des Marocains. A la suite de ces démarches, qui ne réussirent pas, les contingents ennemis ne cessèrent de se rassembler sur notre frontière. Le 30 mai, ils s'étaient crus assez forts pour attaquer la colonne de Lamoricière; mais ils avaient été repoussés. Les renseignements recueillis

annonçaient néanmoins que des forces marocaines continuaient à s'amasser sur nos limites : on parlait de princes de la famille impériale pour les commander, et tout présageait une lutte importante.

Le maréchal vint avec des renforts se joindre aux troupes de Lamoricière ; des ordres étaient donnés pour que d'autres colonnes vinssent aussi se réunir autour du gouverneur. En attendant, on essaya encore des négociations ; le général Bedeau, envoyé en parlementaire le 14 juin, ne réussit pas. On lui manqua même de respect, et, à la suite de la rupture de l'entrevue, il fallut faire une démonstration pour dégager l'escorte du général et prendre l'offensive sur les groupes marocains devenus par trop insolents. Huit bataillons en échelons s'avancèrent fièrement contre les masses de cavalerie arabe et les jetèrent dans le plus grand désordre ; nos cavaliers purent à leur tour charger, et les spahis firent un trophée de cadavres.

De nouvelles tentatives furent encore faites par le maréchal pour régler les affaires à l'amiable ; il fit proposer un arrangement au chef marocain Si-el-Guenmaoui, et celui-ci répondit à la manière arabe, c'est-à-dire sans rien préciser. Les hostilités reprennent. Le 19 juin, nous occupions, sans coup férir, la petite ville d'Ouchda, bourgade marocaine située sur la ligne frontière, entourée de vergers très fourrés où la colonne put se reposer à l'ombre fraîche des arbres. De Lalla-Maghnià à Ouchda et d'Ouchda à l'ouest, en se dirigeant vers l'intérieur du Maroc, le pays est une immense plaine découverte, accidentée seulement de

petits mouvements de terrain de peu d'importance. Nous nous attendions à avoir affaire à des masses considérables de cavaliers, et plusieurs engagements partiels nous confirmèrent dans cette pensée, notamment le 4 et le 13 juillet, et au commencement d'août. Dans une de ces journées de combat, nous vîmes au loin Abd-el-Kader, au milieu de ses étendards, assister un moment à la défaite des Marocains et disparaître presque aussitôt à l'horizon. Le fils de Mahi-ed-Din se tint, du reste, aux environs pendant toute la campagne, guettant les événements et désirant alternativement, soit notre défaite pour soulever les tribus algériennes, soit la déroute des Marocains pour profiter des mécontentements de la population mogrebine, se créer des partisans et prétendre au commandement d'une partie, sinon de l'empire entier d'Abd-er-Rahman.

Déjà depuis longtemps nous attendions dans cette triste plaine d'Ouchda. Le maréchal ne voulait pas attaquer le camp marocain avant que celui-ci se fût grossi de tous les secours qu'il pouvait espérer réunir. Ici nous devons exposer une des théories favorites du maréchal. Il soutenait que plus les masses indisciplinées étaient nombreuses, plus il était facile de les battre, et plus leur défaite avait d'importance. Il faut toutefois que l'armée régulière qui doit les vaincre ait un nombre de combattants au-dessous duquel on ne peut descendre, 15 à 20,000 par exemple. Avec une armée française s'élevant à ce chiffre, le maréchal défiait les masses indisciplinées, quelque nombreuses qu'elles fussent. Son raisonnement était assez con-

cluant : « Un homme de courage et bien doué pour le commandement, disait-il, peut à la rigueur, et momentanément, entraîner et diriger 300 ou 400 cavaliers indisciplinés, et il y aurait plus à craindre de quelques groupes de ce genre, menés par des chefs vigoureux, que des masses nombreuses et sans organisation. Mais, au milieu de ces dernières, dès que l'action commence, il y a un tel désordre, un tel désarroi ; les efforts des fractions diverses sont tellement contrariés les uns par les autres, que les cris, les disputes partielles, les invectives, deviennent aussitôt l'occupation principale. C'est à peine si quelques isolés peuvent s'échapper de la masse tourbillonnante et venir engager un combat personnel. Que l'action de l'ennemi se fasse sentir, que des morts commencent à tomber parmi ces masses indisciplinées et elles subissent rapidement une déroute effroyable ; ce qu'elles ont de mieux à faire alors est de fuir au plus vite. » Aussi, les exemples fameux légués par l'histoire, de petites armées régulières battant des masses énormes d'indisciplinés, n'étonnaient-ils nullement le maréchal. Dans le cas présent, il ne voulait attaquer que lorsque les Marocains seraient aussi nombreux que possible. Certes, il fallait une audace exceptionnelle, une rare énergie de conviction pour mettre ainsi en pratique une théorie séduisante dans la discussion, mais qui déconcertera toujours les chefs les plus solides une fois qu'il s'agira de la faire passer dans le domaine des faits. Commander une armée de 10,000 hommes, avoir 20,000 ennemis devant soi et vouloir attendre qu'ils soient

40,000 et plus, si c'est possible, avant d'attaquer, est un fait fort rare dans l'histoire militaire, si même, ce que nous mettons en doute, il en existe plusieurs exemples.

L'audace du maréchal Bugeaud paraît plus grande encore lorsque l'on se rappelle les circonstances locales au milieu desquelles il se trouvait sur la frontière. Les indigènes de la province d'Oran conservaient depuis plusieurs siècles une très grande crainte des Marocains, en raison des incursions dévastatrices de ces derniers. Lors donc qu'il fut certain que nous étions en guerre avec les sujets d'Abd-er-Rahman, les Arabes de notre province occidentale en furent vivement agités : les uns redoutaient les succès des Marocains et se disparaissaient à se soumettre à eux aussitôt qu'ils paraîtraient pour éviter tout châtiment de leur part; les autres, par animosité contre le chrétien conquérant, attendaient notre première défaite pour se soulever et se joindre aux troupes de Fez. Plus on patientait, plus les mauvaises dispositions des tribus s'exagéraient, et le moindre échec de notre part devait certainement être suivi d'une destruction complète de notre petit corps d'armée, entouré de toutes parts de populations hostiles. Une insurrection générale en Algérie en était la conséquence, et la conquête toute récente était remise en jeu. Le maréchal Bugeaud cependant persistait dans sa résolution, et nous atteignîmes ainsi le milieu du mois d'août. Enfin, le 12 août, quelques troupes de renfort nous ayant rejoints, et les renseignements indiquant que l'armée marocaine était au grand complet,

la bataille fut résolue. Le soir même, dans une grande réunion d'officiers, le maréchal en donna le plan et en expliqua d'avance toutes les péripéties avec une assurance admirable. C'était, du reste, l'habitude du gouverneur, de toujours réunir les corps d'officiers et de leur exposer ses idées au début d'une expédition ou à la veille d'un combat sérieux. Je vis pour la première fois le conquérant de l'Algérie dans cette même campagne du Maroc : il était grand et de constitution vigoureuse ; il avait le front haut et découvert, les cheveux très blancs, le visage sans un poil de barbe. Ses yeux étaient surtout remarquables : on n'apercevait ni sourcils ni cils, mais seulement deux prunelles brunes, fixes et brillantes, qui produisaient un effet singulier que l'on ne pouvait oublier. On les a comparés à ceux du lynx (1) ; je ne pourrais affirmer la ressemblance, attendu que je n'ai jamais eu l'occasion de croiser mon regard avec celui de ce dernier animal. Ajoutons que le maréchal avait la voix très forte, ce qui est souvent utile dans la vie militaire.

Le 13 août, l'armée simula un grand fourrage et fit en réalité une répétition de la bataille qui devait avoir lieu le lendemain. Les échelons furent formés par bataillon, la marche eut lieu dans l'ordre qui devait être observé pour le combat, chacun sut parfaitement ce qu'il aurait à faire. On marcha ensuite en avant pen-

(1) Le lynx, étant un animal méchant, on pourrait penser que le maréchal duc d'Isly avait aussi des yeux méchants ; il n'en était rien : son regard était assuré, pénétrant, mais il participait de la bonté qui faisait le fond du cœur du noble vieillard dont il s'agit.

dant une partie de la nuit, puis on fit une halte, mais sans tracer de camp, chacun devant rester à la place qu'il occupait au commandement de : *Halte!* Il nous arriva dans cette occasion un accident dont les suites auraient pu être très graves. Les fantassins dormaient à terre, le fusil entre les jambes; un de ces fusils se déchargea, et les soldats les plus proches, réveillés en sursaut, crièrent : *Aux armes!* La nuit, on entend tous les bruits à une grande distance, surtout lorsque l'on est couché sur le sol; à ce moment même rentrait une reconnaissance composée de cavaliers indigènes : tout le monde put donc percevoir le tintement métallique de l'éperon sur le large étrier arabe, auquel on reconnaît les cavaliers musulmans. Le coup de fusil, le cri *aux armes*, le son des étriers se produisant en même temps, tous les hommes furent aussitôt éveillés et sur pied, croyant à une attaque de nuit et prêts à faire feu, ainsi qu'il arrive habituellement dans un premier moment de surprise. Heureusement, ce malheur put être évité, et les chefs annoncèrent qu'il y avait une arme déchargée par hasard et un détachement de spahis qui avait fait un mouvement.

Un peu avant le jour, la colonne continua sa marche, et, quelques heures après, on commença à apercevoir au loin le camp marocain. Il était parfaitement installé sur une série de petits mamelons dominant toute la plaine. On distinguait au centre une masse énorme qui paraissait une redoute; il allait falloir l'enlever d'assaut, et les Marocains avaient du canon, nous le savions, car chaque soir ils annonçaient la prière par une

détonation. Nous voyions en perspective une belle et rude affaire. Cependant nous avancions toujours; l'Isly fut passé à gué, puis le vieux maréchal, tirant l'épée, commanda de sa voix retentissante la manœuvre qu'il nous avait fait exécuter la veille. Le feu avait déjà commencé, et la commotion belliqueuse qui parcourt les rangs au moment où va se livrer le combat s'était aussitôt produite.

Les bataillons se disposèrent par échelons, prêts à former le carré isolément et de manière à dessiner tous ensemble ce que l'on a appelé *la tête de porc*. La cavalerie était à l'intérieur sur deux colonnes, attendant l'instant de sortir par les intervalles des échelons et de charger. L'artillerie était répartie sur divers points pour faire feu entre les échelons; comme on ne devait agir qu'en plaine et faire de petites marches, le maréchal s'était décidé à emmener quelques pièces de 12 traînées. On marcha lentement, mais sans hésitation, et en se dirigeant sur cette éminence qui nous avait semblé de loin une redoute et qui n'était autre chose que l'immense tente du général marocain, le prince impérial Si-Mohammed, entourée à une certaine distance d'une sorte d'enceinte en toile d'une hauteur de 3 mètres environ, entre laquelle et la tente même du chef se trouvaient tous les petits compartiments destinés aux familiers et serviteurs du fils du sultan de Fez.

Pendant que nos petits fantassins poursuivaient leur marche, que faisaient de leur côté les Marocains? Ils avaient vu de loin, et du haut de leurs mamelons,

notre armée au costume sombre s'avancer dans la plaine. Ils nous comparèrent aussitôt à une traînée de fourmis, et, pleins de mépris pour nos bataillons, les cavaliers de l'entourage du prince disaient ironiquement de nous : « Les insensés ! ils n'hésitent pas à venir !... Voyez donc cette poignée de Roumis, il n'en échappera pas un ; laissez-les approcher encore un peu... Ils n'osent sans doute pas passer la rivière. » Mais l'Isly fut passé, et la marche continua, malgré les coups de fusil de quelques cavaliers impatients. Comment ! voilà l'avant-garde chrétienne qui est près du camp ! son canon a déjà fait des ravages ; à cheval tout le monde, sus aux Roumis, de tous côtés. Et la garde noire, troupe d'élite de l'Empire, et les cavaliers si bien montés des tribus sahariennes, et les fantassins des montagnes, et les canons servis par les renégats espagnols de commencer leur action. Les Marocains avaient enfin compris que l'attaque était très sérieuse, et ils étaient brusquement passés de la complète sécurité à l'inquiétude la plus manifeste ; c'est ce qui explique pourquoi nous trouvâmes, en entrant dans les tentes ennemis, des tasses de thé ou de café à moitié pleines encore, des pipes à moitié fumées, des parties d'accoutrement indispensables laissées de côté, jusqu'à des bourses oubliées. « Coupez la tête aux soldats et amenez-moi les chefs enchaînés, » avait dit Si-Mohammed. On lui rapporta le conseil de fuir au plus tôt, car les cavaliers des chrétiens approchaient du camp, et leur artillerie faisait déjà des victimes autour des tentes.

Les Marocains, au nombre d'au moins 40,000 hom-

mes, s'étaient développés tout autour de notre petite troupe de 10,000 combattants, et les plus hardis se lançaient au galop pour essayer de passer dans les intervalles des échelons et de venir au centre de l'armée porter le désordre et la mort; mais, lorsqu'ils arrivaient dans l'angle rentrant des échelons formés en carré, ils recevaient du feu de toutes parts, et, la tête perdue, ceux qui n'étaient pas frappés retournaient plus vite qu'ils n'étaient venus. De nouveaux assaillants cherchaient à faire mieux, et, lorsqu'ils étaient suffisamment nombreux et audacieux, notre artillerie arrivait de son côté pour aider à la besogne de l'infanterie, et l'ennemi était repoussé encore une fois.

On put alors se convaincre de la vérité des idées du maréchal. Dès que les Marocains eurent éprouvé quelques pertes et que les chefs, inécontents, eurent commencé à se chicaner, un désordre effrayant se mit dans leur armée; les attaques ne furent plus que des tentatives partielles désormais peu sérieuses. Nous étumes ainsi en spectacle quelques beaux cavaliers parfaitement montés qui venaient, en poussant des cris affreux, se faire tuer près de nos rangs. J'en remarquai un, pour ma part, qui portait un étendard jaune et qui parada pendant plus d'un quart d'heure à proximité du bataillon dont je faisais partie. Bien des balles lui furent en vain adressées, et l'on commençait à s'intéresser à lui lorsqu'il tomba pour ne plus se relever.

Dès que le moment avait paru propice au maréchal, il avait lancé sa cavalerie, les chasseurs sous la direction du colonel Morris, les spahis sous le commandement

nient de Yusuf. Les chasseurs étaient tombés sur des masses de fantassins qu'ils sabraient bravement, mais qui devenaient inquiétants par leur nombre, lorsque notre infanterie et notre artillerie approchèrent à propos. Quant aux spahis, ils avaient balayé la plaine, fait des prisonniers, saisi le parasol et accompli également une rude besogne; mais, au premier moment, le maréchal avait espéré mieux (1). Il avait indiqué au loin un col sur lequel se dirigeaient un nombreux convoi et un gros de fuyards : il voulait que la cavalerie de Yusuf se portât au plus vite à ce col et nous ramenât tout ce qui était resté en dedans. Mais la distance était sans doute trop considérable, les mouvements de terrain plus accidentés qu'ils ne le paraissaient de haut et de loin; on dut laisser échapper l'armée battue de Si-Mohammed. Les restes de ces troupes vaincues ne furent, du reste, pas épargnés longtemps : les Kabyles des montagnes voisines qui assistaient à la lutte du haut de leurs rochers pour tomber sur le parti qui aurait le dessous attaquèrent les soldats d'Abd-er-Rahman repoussés à Isly et mirent leurs bagages au pillage.

Le lendemain, lorsqu'on s'occupa de réunir les cadavres de l'ennemi, on en compta à peu près 800; un grand nombre avaient sans doute été emportés du champ de bataille, suivant l'usage arabe; quant aux

(1) Le maréchal avait fait ses premières armes dans l'infanterie, et n'indiqua pas assez précisément dans ses moindres détails le rôle que devait jouer la cavalerie. Nous croyons qu'elle se lança trop tôt tout entière, et que quelques escadrons eussent dû être tenus en réserve pour agir avec vigueur dans la phase dernière de la bataille.

blessés, ils durent être en quantité cinq ou six fois plus considérable. Un millier de tentes fort belles restèrent en notre pouvoir, à peu près autant de bêtes de somme, ainsi que la tente du fils de l'Empereur et son parasol, signe du commandement, plus douze à quinze pièces d'artillerie, dont plusieurs mortiers, que l'on destinait sans doute au bombardement de Tlemcen, d'Oran, etc., une grande quantité de boulets, et, chose presque incroyable, un immense monceau de chaînes, destinées, nous fut-il affirmé plus tard, à lier les officiers français, qui devaient être conduits en triomphe à Fez. Les canons avaient été peu utiles aux Marocains ; ils avaient été pris presque aussitôt qu'aperçus par notre cavalerie, qui sabra les artilleurs sur leurs pièces. Ceux-ci étaient, dit-on, attachés à leur canon par des chaînes, et on reconnut parmi eux des Européens, renégats à la solde d'Abd-er-Rahman.

De leur côté, les prisonniers marocains que nous fimes parurent fort étonnés de voir nos soldats marcher librement et isolément. En voyant de loin nos pelotons alignés conserver à peu près leur ordonnance, malgré le feu de l'ennemi, on s'était persuadé dans l'armée de Si-Mohammed que nos fantassins étaient liés les uns aux autres par le bras. Ce lien existe, il est vrai, mais il est tout moral et non matériel. C'est la discipline qui rend si fortes les armées organisées.

On campa le jour même au milieu des tentes marocaines, des salves d'artillerie annoncèrent au loin notre victoire. Ce beau succès nous avait à peine coûté 100 hommes, tant tués que blessés. Les prévisions du

maréchal s'étaient en tout réalisées. Une belle journée était ajoutée à nos fastes militaires; une grande puissance musulmane était battue; nous avions prouvé aux indigènes algériens que les Marocains, si redoutés d'eux, ne pouvaient nous résister; la conquête africaine était affermie, et notre armée entourée, en Algérie, d'un nouveau prestige.

Le bulletin publié a donné tous les détails concernant les corps de troupes qui prirent part à la bataille, et les chefs qui les dirigeaient. Les principaux parmi ces derniers étaient les généraux Lamoricière et Bedreau, les colonels Pélissier, Morris, Yusuf, Gachot et Cavaignac du 32^e de ligne, qu'il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait la plupart des narrateurs et biographes, avec le Cavaignac des zouaves qui devint chef du pouvoir exécutif en 1848. Le maréchal fut récompensé par le brevet de duc d'Isly, distinction à laquelle il tenait peu, car il ne voulut jamais, dit-on, acquitter les frais nécessaires à la délivrance régulière de son titre. Bugeaud était avant tout plébéien; il s'entretenait volontiers avec le soldat, le colon, le paysan; il se mettait à leur niveau, causait familièrement avec eux, s'occupait avec instance de leur bien-être, cherchait à répandre parmi eux quelques idées saines et utiles, et cependant il était en haine aux organes de la presse populaire. D'autres généraux, au contraire, de mœurs et d'opinions tout aristocratiques, étaient présentés par les journaux libéraux comme beaucoup plus amis du peuple. M. A. Ponroy, dans son travail sur le maréchal Bugeaud, a émis, à ce point de vue, des idées

à la majeure partie desquelles je m'associe de grand cœur (1).

Les journaux, ennemis déclarés du vainqueur d'Isly, ne pouvaient se décider à rendre justice à cet homme de guerre si remarquable. Ils n'eurent pas plutôt en main le bulletin de la bataille qu'ils s'écrièrent que Bugeaud ne savait point profiter du succès, qu'il était un capitaine bien incomplet. Selon eux, le maréchal devait, après la bataille d'Isly, marcher sur Fez et le prendre. Or, pour juger de l'opportunité de ce beau plan tracé à Paris, il est bon de rappeler ce qui suit. Il y avait en avant de nous, pour marcher sur Fez, une plaine d'au moins 20 lieues d'étendue (2), dans laquelle, selon les renseignements recueillis, on ne pouvait trouver d'eau. Il eût donc fallu appuyer à droite ou à gauche du côté des montagnes; mais là les populations hostiles défendant des positions difficiles devaient nous occuper longtemps à guerroyer, et bien des incidents ne pouvaient manquer de se produire qui nous eussent forcés à perdre de vue le but de la marche, la prise de Fez. Ces retards eussent nécessairement laissé aux Marocains tout le temps d'organiser la défense de leur

(1) Bon, noble cœur, généreux, brave à l'excès, le maréchal d'Isly appréciait les beaux sentiments et le courage dans quelque cœur qu'il les rencontrât, sans se soucier des castes.

(2) Fez était à huit journées de marche au moins du champ de bataille d'Isly, et l'on n'était nullement organisé pour pousser une pointe aussi longue devant aboutir, loin de toutes ressources assurées, à une ville de plus de 100,000 âmes entourée de murs. Le gouvernement d'ailleurs n'avait point autorisé le maréchal à porter la guerre jusqu'à la capitale du Maroc.

ville principale. Mais ce n'est pas tout ; il y a un autre détail bien plus important à mettre en relief. Jusqu'au jour de la bataille, et malgré l'extrême chaleur, les troupes, bien qu'en campagne depuis quatre ou cinq mois, s'étaient conservées en assez bonne santé, grâce sans doute au stimulant de la grande victoire à remporter ; mais dès le lendemain de la journée d'Isly les maladies commencèrent à se déclarer. Il y eut dans l'espace de quelques jours plusieurs convois de 500 malades environ à évacuer sur Lalla-Maghnia. A ce compte, les 10,000 hommes d'Isly devaient être bien-tôt fondus ; le vieux maréchal s'était un matin écrié mécontent, en assistant à la visite des médecins : « Qu'est-ce que c'est qu'une armée qui s'en va toute à l'hôpital. » Puis, faisant réflexion, il ajouta à voix plus basse : « Quand il n'y a plus d'huile dans la lampe il faut bien qu'elle s'éteigne ; nous rentrerons au plus tôt. » C'est ce qui eut heureusement lieu.

Pendant la fin de l'année 1844, et jusqu'au mois de septembre 1845, l'Algérie fut assez tranquille. Abd-el-Kader rôdait constamment, soit au sud, soit sur la frontière du Maroc, sans pouvoir réussir à faire une trouée et déterminer une insurrection, lorsqu'au milieu du mois de septembre, quelques jours après le départ du maréchal pour la France, divers accidents survenus coup sur coup donnèrent beau jeu à notre ennemi, et remirent encore tout en question dans la province d'Oran. Le chef du bureau arabe et le commandant supérieur de Sebdou avaient été assassinés avec leur

escorte; vers le 21 ou le 22, pour l'intronisation du ramadan, le 8^e bataillon de chasseurs était détruit à Sidi-Brahim; la redoute de Lalla-Maghnia était bloquée. Le 23, le 9^e chasseurs à pied et le 2^e chasseurs d'Afrique livraient à Tiphour, chez les Flittas (subdivision de Mostaganem), un combat terrible contre les populations soulevées par Bou-Maza. Mettant à profit ces circonstances, Abd-el-Kader, à quelques jours de là (le 27), faisait rendre les armes à un détachement isolé se rendant de Tlemcen à Oran, et il parcourait au galop la province occidentale pour remuer les tribus. Le maréchal revint en toute hâte. Déjà l'insurrection avait été battue du côté d'Oran, et Abd-el-Kader s'était décidé à poursuivre ses tentatives dans le Dahra, chez les Flittas, sur la Mina, dans l'Ouarensen, et au sud de la province d'Alger. Des colonnes furent mises sur pied de divers côtés, le maréchal lui-même ne cessa de manœuvrer dans les pays que nous venons d'indiquer jusqu'au commencement de l'année 1846. A la fin de décembre 1845, le général Yusuf, envoyé en avant avec la cavalerie sur les traces d'Abd-el-Kader, avait réussi à lui faire éprouver une défaite à Tamda, à la suite d'une marche excessivement longue et fatigante. L'émir, toutefois, ne se laissa pas encore décourager, et il alla porter la révolte dans l'Ouennougha (février 1846), entre Médéa et Sétif; le maréchal le suivit là encore et le chassa. Mais notre colonne étant rentrée à Alger, Abd-el-Kader reparut avec une rapidité foudroyante, châtia avec une cruauté hideuse une tribu

peu éloignée d'Alger même, et répandit une grande inquiétude dans toute la Mitidja. Ce ne fut là cependant qu'une apparition de quelques jours ; nos colonnes se remettaient en marche avec une grande activité, et l'émir ayant éprouvé un premier échec entre Alger et Dellys, en cheminant, sans s'en douter, à proximité d'un corps de troupes qui prit résolument l'offensive, se dirigea au plus vite vers le sud. Là encore il fut surpris par le colonel Camou, puis par le général Yusuf, qui le poursuivit à outrance pendant plusieurs mois au milieu des immenses steppes du Sahara. La fin de l'année 1846 s'écoula sans événements remarquables. Bou-Maza, qui eut un moment beaucoup d'éclat, avait vainement essayé de guerroyer dans le sud des provinces d'Alger et de Constantine. Chassé de partout, il était venu, au commencement de 1847, se remettre entre les mains du colonel Saint-Arnaud, à Orléansville, chef-lieu du pays qui avait vu ses premiers exploits.

Sur ces entrefaites, le poste d'Aumale était fondé au sud du Djerdjera, et cette entreprise indiquait que l'on se disposait à resserrer dans des limites de plus en plus étroites le territoire insoumis des Kabyles. Le moment semblait venu d'en finir avec ces fractions de montagnards qui méconnaissaient encore notre autorité. Le restant de l'Algérie était tranquille ; les Kabyles seuls continuaient leurs actes d'hostilité contre nos tribus, donnaient refuge aux voleurs et à leurs prises, aux assassins, aux fauteurs de troubles, aux faux chérifs à bout de ressources. Cette situation ne pouvait être to-

lérée plus longtemps sans compromettre notre autorité morale dans le pays, et les circonstances étaient du reste propices pour compléter la conquête. L'armée avait encore un effectif nombreux; elle était faite à la guerre d'Afrique et suffisamment reposée; le maréchal Bugeaud la commandait encore, tout semblait inviter le gouvernement à profiter de l'opportunité. Il n'en fut pas ainsi: de Paris on n'a jamais bien su diriger les affaires d'Afrique, et surtout à cette époque; les intrigues parlementaires déjouaient les plans les mieux conçus; non-seulement on déniait au maréchal les services rendus, mais on voulait l'empêcher d'en rendre de nouveaux. Heureusement le gouverneur était assez bien trempé de caractère pour passer outre; sa désobéissance à un pouvoir faible et ignorant lui avait déjà réussi plusieurs fois; elle eut encore, au printemps de 1847, un plein succès.

Le maréchal se proposait d'aller à la tête d'une colonne d'Alger à Bougie, en contournant le Djerdjera et suivant la rivière de Bougie. Il livrerait à droite et à gauche les combats qui lui paraîtraient nécessaires pour châtier certaines populations, et se ferait aider par une forte colonne que le général Bedeau devait amener de Constantine, avec mission d'opérer une diversion sur la partie orientale des tribus que le maréchal devait inquiéter à l'ouest. On comptait d'avance sur un gros combat chez les Beni-Abbes, tribu très forte située entre la rivière de Bougie et Sétif, et sur une seconde affaire au défilé de Fellaye, point où la rivière est resserrée entre des montagnes assez rapprochées.

Le maréchal pensait toutefois qu'un premier combat vigoureux et décisif nous éviterait le second, et c'est ce qui arriva en effet.

Nous avons rappelé que les circonstances les plus favorables se présentaient pour une campagne en Kabylie, et nous avons omis de citer parmi elles une des plus importantes. L'ex-khalifa Ben-Salem, et le Kabyle Kassem-ou-Kassi, les deux chefs qui tenaient constamment les Kabyles en état d'insurrection contre nous, avaient fait leur soumission à la France, ils s'étaient rendus à Alger. Ben-Salem avait demandé à se retirer de la politique, mais son frère avait reçu un commandement ; Kassem-ou-Kassi avait été investi de l'autorité régulière sur les tribus que jusqu'à ce jour il avait dirigées à sa guise. Disons en passant que Kassem-ou-Kassi, qui s'était montré jusque-là guerrier redoutable, devint aussitôt un administrateur intelligent, habile, très dévoué aux intérêts généraux du pays, qui fit l'étonnement des chefs français chargés de le diriger et de le surveiller.

Le 6 mai, le maréchal partait d'Alger avec 8,000 hommes, malgré la désapprobation du gouvernement. Le 13 ou le 14, avant d'entrer dans la région où l'on devait s'attendre à de la résistance, le *pays de la poudre*, comme disent les Arabes, le maréchal rassembla les officiers du corps d'armée, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, exposa le plan de campagne et rappela les principes qu'il avait établis lui-même pour la guerre de montagnes. Il venait cependant de recevoir, dit-on, un ordre formel de renoncer à son entre-

prise ou de se voir seul responsable des conséquences que pourrait avoir l'expédition. Le maréchal continua sa marche, plein d'amertume et de dégoût vis-à-vis du gouvernement, mais toujours le même pour sa troupe. Empressé de veiller au bien-être du soldat, il avait soin de ne lui faire faire, sauf les exigences de guerre, que de petites journées de marche, de lui choisir de bons bivouacs, à l'ombre des arbres, s'il était possible, à proximité d'une eau bonne et abondante ; de lui assurer des ravitaillements en temps opportun et de lui éviter toutes tracasseries inutiles. J'entendis quelquefois, pendant cette campagne, murmurer dans les rangs, lorsqu'un chef de bataillon ou un colonel se montrait difficile dans la rectification de l'alignement, avant d'ordonner de former les faisceaux et de poser les sacs à terre, les mots suivants : « Attends, attends, si le père Bugeaud te voit, tu vas avoir ton affaire. » Le maréchal s'était, en effet, déjà fâché plusieurs fois contre des officiers supérieurs qui, trop pénétrés des principes de la théorie et pas assez des souffrances de leurs troupiers, perdaient un temps précieux à faire avancer ou reculer des pelotons de 1 ou de 2 centimètres. Il en avait même admonesté quelques-uns au grand contentement des soldats : « Qu'est-ce que fait ce commandant là-bas ? Je me f... pas mal de vos alignements ; faites reposer vos hommes, sac à terre... »

Le 15 au soir, la colonne bivouaquait sur la rive gauche de la rivière qui se perd près de Bougie ; elle se trouvait vis-à-vis des Beni-Abbes, dont les villages

sont situés sur les hauteurs, dans les montagnes de la rive droite. Au milieu de la nuit, une fusillade épouvantable dirigée sur le camp, ce que les Kabyles appellent une *taraka*, vint éveiller nos soldats. Un ordre prononcé à haute voix prescrivit de ne pas se lever, les hommes couchés devant être moins facilement atteints et les grand'gardes ayant les instructions nécessaires pour repousser l'ennemi. Mais la fusillade continuant, le vieux maréchal ne pouvait se contenir, il voulait absolument que l'on marchât de nuit sur les positions kabyles. Les officiers de son entourage parvinrent cependant à lui faire prendre patience en rappelant que l'on avait une rivière à traverser, des montagnes difficiles et pas encore reconnues à gravir, et que l'on s'exposait à compromettre par trop de précipitation un succès qui était assuré si l'on attendait le jour. Le gouverneur se rendit à ces raisons ; mais un peu avant les premières lueurs de l'aurore il s'empressa de faire sonner le départ.

Les bagages et les sacs de l'infanterie furent placés sur une bonne position que durent garder trois bataillons, et le reste de la colonne gravit lestement les premiers mamelons. Le maréchal dirigea les diverses fractions de troupes avec son coup d'œil habituel, et le succès se décida assez facilement pour nous jusqu'au moment de l'attaque du dernier village, Azrou, le plus élevé et le mieux défendu, parce qu'il servait de refuge à la plupart des habitants des premiers villages enlevés. La résistance fut opiniâtre et fit grand honneur aux Kabyles ; mais enfin nos soldats finirent par

entrer victorieux dans la petite cité, et les représentants des Beni-Abbess demandèrent à se soumettre. Dès le lendemain, les députés des fractions battues la veille vinrent à notre camp, et l'organisation du pays fut réglée en leur présence. Des cheikhs pris parmi les plus aptes et désignés, du reste, par l'opinion publique furent investis, les conditions de la soumission expliquées et acceptées.

Ainsi que l'avait pensé le maréchal, il n'y eut plus aucun rassemblement hostile sur notre route, même au défilé de Fellaye, facile à défendre et qui avait dû fortement tenter l'esprit d'indépendance des Kabyles. Je me rappelle que le maréchal profita du passage dans ce défilé pour poser des questions aux officiers supérieurs qui l'entouraient; la discussion était on ne peut plus instructive. J'eus, du reste, pendant cette expédition plusieurs fois l'honneur d'approcher le duc d'Isly; dans chacune de ces circonstances, je l'entendis exposer des idées sur la guerre avec une sûreté d'appréciation, une lucidité d'exposition dont l'impression est encore toute vive dans ma mémoire.

Le 20 mai, la colonne arrivait à Bougie, et le général Bedeau, qui avait, à la tête de 7 à 8,000 hommes, battu diverses tribus récalcitrantes, nous rejoignait le 24.

Le maréchal avait encore mené à bien cette excursion importante; mais ce devait être sa dernière entreprise en Algérie. Profondément froissé du mauvais vouloir qu'on lui témoignait à Paris, il fit ses adieux à l'armée à Bougie même, où il s'embarqua, en décla-

rant que son rôle était fini et qu'il ne reviendrait plus en Afrique.

L'armée expéditionnaire partie d'Alger y revint sans être inquiétée et par la même voie qu'elle avait déjà suivie. Quelque temps après, le duc d'Aumale fut nommé gouverneur, et, à la fin de la même année 1847, Abd-el-Kader, à bout de ressources, se rendait entre les mains de Lamoricière. L'époque de lutte générale était passée; il ne restait plus qu'à compléter la soumission des Zouaoua du Djerdjera et à étendre notre domination au sud. Dès 1843, le général Marey-Monge avait fait une heureuse excursion à Laghouat et à Aïn-Madhy; notre suzeraineté avait été reconnue dans cette partie du Sahara algérien, et chaque année devait amener dans ces immenses steppes une nouvelle extension de notre autorité.

Le maréchal Bugeaud a non-seulement créé et vulgarisé la manière de faire la guerre en Afrique, à tel point qu'aujourd'hui le dernier capitaine qui a fait quelques campagnes dans notre colonie est apte à y conduire une opération militaire quelconque, mais il a fondé l'administration des indigènes des tribus. Dès 1844, il avait développé l'institution des bureaux arabes et décidé qu'il y aurait un de ces bureaux dans chaque cercle militaire. Nous en parlerons plus longuement dans la notice sur le général Daumas et les affaires arabes; rappelons seulement en ce moment, à la grande gloire du maréchal Bugeaud, que ses procédés vis-à-vis des indigènes soumis furent toujours d'une bienveillance extrême. Il a adressé à ce sujet à ses

lieutenants des circulaires que nous voudrions reproduire textuellement, tant elles reflètent de sentiments généreux et humains. Il s'indignait parfois d'apprendre que, dans Alger même, des Européens se permettaient, en passant dans les rues, de donner des coups de bâton aux Arabes du dehors venus par hasard dans la capitale algérienne, et il rappelait avec raison qu'un coup de canne administré dans Alger à un Arabe, c'était une tête chrétienne de plus coupée dans la Mitidja.

Le maréchal Bugeaud s'est occupé sérieusement de la colonisation algérienne. Lui qui avait passé quinze années successives de sa vie à faire avec ardeur de l'agriculture intelligente, et qui avait pris pour devise : *Ense et aratro*, semblait plus que tout autre apte à cette double mission de conquérant et de colonisateur. Ses idées sur la manière de coloniser furent cependant très vivement combattues. Voici, en résumé, en quoi elles consistaient.

Le maréchal avançait que la colonisation de l'Algérie était, de même que la conquête, une très rude entreprise. Pour accomplir cette dernière, il avait fallu pendant quelques années 100,000 hommes et 100 millions de francs ; et, malgré cela, la réussite à ce prix valait encore mieux qu'une dépense moitié moindre prolongée indéfiniment sans résultat décisif. Il pensait de même que la colonisation ne pourrait se faire qu'avec l'aide de l'État, qui choisirait les hommes et fournirait des secours de toute sorte. Le duc d'Isly proposait, en conséquence, de prendre des volontaires parmi les soldats de l'armée d'Afrique encore en activité de ser-

vice, de les installer sur les hauts plateaux généralement assez sains et fertiles qui séparent le Tell du Sahara, et de leur prodiguer pendant quelques années l'appui de l'Etat et la main-d'œuvre de leurs frères de l'armée. A ces conditions, le maréchal espérait composer un cadre de colonisation qui aurait quelques chances de prospérité, et qui, conservant une partie des habitudes militaires, aurait la solidité nécessaire au milieu des populations indigènes. Une fois ce cadre fortement établi, la colonisation libre serait venue s'installer à l'intérieur et remplir les vides. Les nombreux adversaires du maréchal Bugeaud s'empressèrent de répandre qu'il voulait coloniser au son du tambour, faire faire les travaux agricoles au coup de baguette, et il n'en fallut pas davantage pour empêcher l'acceptation de ses projets.

Nous croyons, pour notre compte, que le rôle des Européens en Algérie doit être d'abord de développer et d'accaparer le commerce et l'industrie, et de n'entreprendre l'agriculture que lorsque, établis depuis longtemps dans le pays, ils auront recueilli assez de renseignements et de données diverses pour n'agir qu'à coup sûr. Mais étant donné ce problème : « coloniser l'Algérie au plus vite, » de même qu'autrefois avait été posé celui-ci : « conquérir le pays au plus tôt, » nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que le projet du maréchal assurait une solution assez prompte, tandis que par d'autres moyens on était condamné, ainsi qu'il l'avait prévu, à marcher lentement et à dépenser beaucoup. Rappelons-nous que le gouvernement de Février

vota 50 millions pour établir des agriculteurs en Algérie, des bijoutiers, des passementiers et autres ouvriers de Paris. Il n'en est pas resté un dixième dans les campagnes. A la première saison de maladies, au troisième trimestre, comme disent les soldats, la mortalité en avait enlevé un bon nombre, et le reste s'était réfugié dans les villes pour y exercer divers métiers. Avec quelques sommes de cette importance, le maréchal Bugeaud, lui, eût constitué le cadre de colonisation qui le préoccupait et qu'il voulait vigoureux et éprouvé.

En tout cas, l'armée d'Afrique a accompli sous les ordres du duc d'Isly des travaux très considérables et utiles à la colonisation, car elle ne quittait le fusil que pour prendre la pioche. Dès le lendemain du retour d'une expédition, les troupes se remettaient au travail. Elles ont construit un nombre important de casernes, d'hôpitaux, de magasins, d'édifices destinés aux services publics, de ponts, d'aqueducs, de puits, de fontaines. Elles ont ouvert à travers les rochers de la Chiffa la voie qui conduit de Blida à Médéa, et ont tracé dans tous les sens une foule de routes diverses ; elles ont desséché des marais, fait des barrages, défriché des terres incultes pour les colons, organisé des jardins autour de toutes les villes de garnison, et laissé partout des vestiges glorieux de l'occupation.

Nous ne pouvons omettre de rappeler que le maréchal Bugeaud a publié divers écrits. Il a exposé avec sa clarté habituelle ses opérations à l'armée des Alpes, en 1815, dans les environs de l'Hôpital sous Conflans, et quelques détails sur l'expédition de la Sikkak. Il a

développé son système sur les avant-postes, sur la manière de combattre dans les montagnes, de passer les défilés, etc. Il a émis quelques avis dans ses *Aperçus* sur les manœuvres et sur les devoirs d'un chef de troupe. Il est à regretter que le maréchal n'ait pas publié un grand ouvrage comprenant ses idées complètes sur toutes les parties de la guerre, et qui fût devenu le véritable bréviaire des gens du métier.

J'ai entendu raconter par divers officiers que M. Thiers, qui avait cherché à s'entretenir avec toutes les célébrités militaires au sujet de ses travaux historiques, n'avait rencontré aucun capitaine qui lui fit comprendre une bataille aussi bien que le maréchal Bugeaud. Si le fait n'est pas vrai, il est très vraisemblable, car le duc d'Isly possédait, ainsi que nous l'avons dit, une clarté d'exposition fort remarquable.

L'illustre conquérant de l'Algérie est mort à Paris le 10 juin 1849, frappé par le choléra. Sa mort fit grande sensation dans la capitale. Deux statues ont été érigées depuis en son honneur, l'une à Périgueux, l'autre à Alger.

Parmi les militaires qui furent les premiers lieutenants du maréchal Bugeaud, et parmi ceux qui se formèrent à son école et se sont fait un renom plus tard, nous avons remarqué comme illustrations purement militaires : les maréchaux Baraguey-d'Hilliers, Saint-Arnaud, Pélissier, Canrobert, de Mac-Mahon, estimé par bon nombre d'hommes de guerre comme le premier de nos chefs d'armée actuels ; les princes d'Orléans, les généraux Changarnier, d'Arbouville, de

Bourjolly, Renault, Morris, d'Allonville, Jusuf, Ladmirault, Uhrich, Tartas, d'Autemarre, Bazaine, Bourbaki, Camou, Mellinet, Vinoy, de Forton, Cassaignolles, Korte, Montauban, Géry, Bisson, Espinasse, Wimpffen.

D'autres se sont signalés par un remarquable ensemble de talents militaires et administratifs; ce sont surtout : le maréchal Bosquet, le duc d'Aumale, les généraux Lamoricière, Bedeau, Cavaignac, de Martimprey, Daumas, Marey-Monge, Walsin-Esterazy, Herbillon, Rivet, Desvaux, Durrieu, Trochu, Périgot.

Enfin quelques-uns, à la tête desquels nous placerons le maréchal Randon, se sont adonnés de préférence aux détails administratifs, et se sont fort distingués par leur aptitude dans ce genre de services.

P. S. A propos de la campagne d'Isly, nous trouvons dans un ordre du jour que le général Martimprey vient d'adresser, à Alger, aux troupes qui partent pour la frontière du Maroc, les réflexions suivantes, que nous sommes heureux de citer :

« J'étais à Isly et j'ai présentes les leçons que cette campagne nous a fournies.

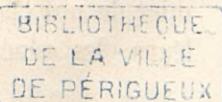
» Vos frères d'armes d'alors se distinguaient par l'ordre qui régnait dans leurs rangs, aussi bien dans les marches que dans les attaques.

» L'élan appartenait aux nombreux tirailleurs et derrière eux marchaient des bataillons solides et irrésistibles.

» Qu'aujourd'hui il en soit ainsi.

» Je blâmerais, dans les chefs comme dans les soldats, une fougue intempestive qui, nous amenant en désordre devant les positions à conquérir, nous ferait heurter de front et prématurément les obstacles, et entraînerait le sacrifice des plus vaillants.

» Au contraire, en faisant concourir au même but le feu de l'artillerie et les mouvements tournants, on arrive quelques instants plus tard à triompher sûrement des obstacles, en épargnant un sang précieux. »



Ouvrages de M. le maréchal Bugeaud de la Piconnerie.

1. **Adresse de M. Bugeaud au roi Louis XVIII.** Imprimé dans le *Moniteur* du 31 août 1814.
2. **Essai sur quelques manœuvres d'infanterie**, que l'auteur propose d'ajouter à l'ordonnance. Lyon, 1815, in-12 avec planches.
3. **Mémoire sur l'impôt du sel.** A nos collègues les députés de la France et à MM. les ministres. Paris, impr. de Guiraudet, 1831, in-4 de 8 p.
4. **Aperçus sur quelques détails de la guerre**, avec des planches explicatives. Nouvelle édition, imprimée par ordre de S. A. R. le duc d'Orléans. Paris, impr. de Duverger, 1832, in-12 de 120 pages, avec 3 planches. 3^e édition. Paris, Leneuve, 1846, in-32 de 3 feuilles avec 3 planches.
Les deux premières éditions ont été imprimées par les ordres et aux frais du duc d'Orléans.
5. **Réflexions sur l'état de la guerre en Biscaye et en Navarre.** Imprimé dans le *Journal des Débats*, le 25 juin 1833.
6. **De l'organisation unitaire de l'armée**, avec l'infanterie partie détachée et partie cantonnée. Paris, 1835, in-8 de 32 pages.
7. **Mémoire sur notre établissement dans la province d'Oran par suite de la paix** (juillet 1837). Paris, Gaultier-Laguionie, 1838, in-8 de 64 pages, plus un plan. 2 fr. 50
8. **De l'établissement de légions de colons militaires dans les possessions françaises du nord de l'Afrique**, suivi d'un Projet d'ordonnance adressé au Gouvernement et aux Chambres. Paris, de l'imprimerie de F. Didot, 1838, in-8 de 60 pages.
9. **Guerre d'Afrique.** Lettre d'un lieutenant de l'armée d'Afrique, à son oncle, vieux soldat de la Révolution et de l'Empire. Paris, de l'imprimerie de Gaultier-Laguionie, 1839, in-12 de 36 pages. (Anon).
10. **De l'établissement des troupes à cheval dans les grandes fermes.** Paris, imprimerie de Brière, 1841, in-8 de 28 pages.
11. **Algérie (I).** Des moyens de l'utiliser. Paris, Dentu, 1842, in-8 de 128 pages. 2 fr. 50 c.
Cet écrit a donné lieu à la publication des suivants :
Algérie. Quatorze observations sur le dernier mémoire du général Bugeaud; par le général Duvivier. Paris, Delloye, Garnier frères, 1842, in-8 de 150 pages.
Examen de ce mémoire par M. le docteur Guyon, membre de la Société asiatique. Alger, 1842.
Algérie. Réponse à l'Examen publié par M. Guyon, docteur, membre de la Société scientifique d'Afrique, sur les quatorze Observations, par le général Duvivier. Paris, Delloye, Garnier, 1843, in-8 de 2 feuilles 1/2.
12. **Exposé de l'état actuel de la Société arabe, du Gouvernement et de la Législation.** Alger, 1844, in-8. 2 fr. 50 c.
13. **Rapport de M. le maréchal Bugeaud**, 17 août 1844, sur la prise de la smala d'Abd-el-Kader.
Imprimé dans quelques journaux et publications de l'époque.
14. **Récit de la bataille d'Isly.** Imprimé dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} mars 1845.
15. **Quelques Réflexions sur trois questions fondamentales de notre établissement en Algérie.** Alger, imprimerie du Gouvernement, 1846, brochure in-8. 1 fr. 50 c.
16. **De la Colonisation de l'Algérie.** Alger, impr. du Gouvernement, 1847, brochure in-8.
17. **Observations de M. le maréchal gouverneur-général**, sur le projet de colonisation présenté pour la province d'Oran, par M. le lieutenant-général de Lamoricière. Alger, de l'imprimerie du Gouvernement. 1847, in-8 de 88 pages.
18. **Travailleurs (des) dans nos grandes villes.** Imprimé dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} juin 1848.

19. **Socialistes (les) et le travail en commun.** Paris, Gerdès, 1848, in-18 de 36 p. — 2^e édit. Lyon, impr. de Chanoine, 1849, in-16 de 32 p.
Extrait de la *Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 juillet 1848.
20. **Veillées d'une chaumière de la Vendée.** Lyon, de l'imprimerie de Guyot, 1849, et Paris et Lyon, Guyot, 1849, in-32 de 48 pages.
Un extrait de la deuxième Veillée a été imprimé à Lons-le-Saulnier, par Gauthier, dans la même année, in-18 de 12 pages.
Ajoutons que le maréchal Bugeaud a écrit tour à tour dans *l'Ackbar*, dans le *Moniteur Algérien*, qui paraissent à Alger, dans le *Spectateur militaire*. On a de lui beaucoup de discours à la tribune, et de rapports militaires imprimés dans le *Moniteur*.

-
- Ecrits pour et contre le maréchal Bugeaud de la Piconnerie.*
21. **Duel de M. Dulong**, député patriote, et M. Bugeaud, général, député ministériel, gardien de la duchesse de Berry au château de Blaye, fameux champion et défenseur de Louis-Philippe, notre monarque actuel; par Vaillant. Paris, impr. Selligue, 1834, in-4 de 2 pages.
22. **Détails et Révélations sur le duel de Dulong.** Paris, Paulin, 1834, in-8 de 56 pages.
23. **Biographie de Thomas-Robert Bugeaud**, général-député.
Imprimée dans la *Biographie des hommes du jour*, par MM. G. Sarrut et B. Saint-Edme (t. I, novembre 1835), in-4, p. 355-60.
24. **Général (le) Bugeaud à Excideuil.** Imprimé dans le *Journal des Débats*, du 12 septembre 1839.
C'est le récit d'une fête agricole dans laquelle le général a harangué les paysans du canton dont il était mandataire.
25. **M. Bugeaud journaliste.**
Article anonyme de la *Quotidienne*, n° du 2 septembre 1845.
26. **Le maréchal Bugeaud;** par Arm. Marrast.
Imprimé dans le *Dictionn. de la conversation et de la lecture*, au nom BUGEAUD.
27. **Souvenirs du maréchal Bugeaud.** De l'Algérie et du Maroc, par P. Christian, ancien secrétaire du maréchal. Paris, Cadot, 1845, 2 volumes in-8.
Le maréchal a démenti l'authenticité de ces *Souvenirs*.
28. **Maréchal (le) Bugeaud**, par un homme de rien (M. L. de Loménie).
Notice faisant partie du t. IX de la *Galerie des contemporains illustres*, 1846, in-18.
29. **Bugeaudiade (la)**, poème héroïque en quatre chants; par A. H...., avocat. Laval, de l'imprimerie de Godbert, 1846, in-8 de 36 pages.
30. **Maréchal (le) Bugeaud aux Invalides.** Ode. Paris, de l'imprimerie Guiraudet, 1849, in-8 de 4 pages.
Signé JULIA GRIFFON.
31. **Biographie complète de M. le maréchal Bugeaud;** par M. Besancenez. Imprimé dans la *France algérienne*. Paris, 1845, in-8.
32. **Biographie complète de M. le maréchal Bugeaud**, publiée par A. Besancenez. Paris, impr. de Poussielgue, 1849, in-fol. d'une feuille.
33. **Maréchal (le) Bugeaud.** Récit des camps, des champs et de la tribune; par M. Arthur Ponroy. Paris, 1852, in-12. 2 fr.
34. **Maréchal (le) Bugeaud.** Notice, par A. Théodore Chéron. Limoges, imprimerie de Ducourtieux, 1852, in-8 de 24 pages.
La notice est suivie de deux pièces en vers : *La mort du maréchal Bugeaud*, *la Statue du maréchal*.
35. **Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly**, maréchal de France.
Notice de M. Rosenwald, insérée dans la *Biographie générale de MM. F. Didot*, t. VII (1853), p. 746-51,

MEMENTO

DE QUELQUES

PRINCIPES UTILES

A L'ADMINISTRATEUR MILITAIRE

ADMINISTRATEUR. — Les qualités sociales d'un administrateur ont une grande influence sur son administration. Leur empire doit être fortifié par l'ascendant des vertus. Descendant à tous les instants dans le fond de sa conscience, l'administrateur doit placer ses travaux sous l'égide d'une vie sans reproches. (Bon Guérard de Rouilly. — *Princ. gén. d'adm.*).

ADMINISTRATION. — En administration, toutes les sottises sont mères (Larochefoucault.) — Eviter, autant que possible, les mesures rétrogrades, — Bienveillance raisonnée, douce affabilité. — Dangers d'un respect forcé, d'une dignité froide et exagérée.

CÉLÉRITÉ. — Nécessité dominante et dont l'administrateur doit se faire une habitude, en gardant le calme et la liberté d'esprit qui le sauve des dangers de la précipitation.

CONDUITE. — **CONSCIENCE.** — Mon ami, faire le mieux qu'il est possible, et se tenir récompensé de son témoignage; voilà le grand secret avec lequel on n'est jamais ni imposteur, ni flatteur, ni acré, ni importun, ni vindicatif, ni criminel. — Sois de constante gaîté, et jamais de découragement. Si l'on trouve les hommes méchants et ingrats, souviens-toi de la grande, quoique bouffonne maxime de Scapin : « *Sachons-leur gré de tous les crimes que l'on ne commet pas.* » (Lettre du général Bonaparte à l'ordonnateur Sucy, à Nice. Paris, 30 therm. an III.)

CONTRAVENTIONS. — S'attacher à prévenir plus qu'à réprimer.

DÉCISION. — **DÉPÈCHE.** — Une dépêche du Ministre n'a le caractère de *décision* qu'autant qu'elle statue sur un litige administratif.

DISCERNEMENT. — Une des qualités essentielles de l'administrateur est de savoir allier, par un discernement délicat, les principes inflexibles d'une fermeté souvent nécessaire avec les ménagements de l'indulgence et les hésitations de la bonté. C'est de juger avec la finesse d'un tact exercé les circonstances dans lesquelles il lui est permis, jusqu'à un certain point, de flétrir, et celles où il doit sacrifier au maintien d'une autorité compromise les conseils de la douceur, devenus dangereux.

DISCRÉTION. — Observer la plus grande discrétion à l'égard des fournisseurs, quant aux dispositions prises ou à prendre pour l'approvisionnement.

DISCUSSION. — Accordez et faites valoir ce que votre adversaire dit de bon et de vrai; car vous ne l'amènerez pas à votre opinion par vos idées, mais par les siennes. (Terrasson). — V. *Personnalités*.

FAIM. — La faim dans l'homme n'est pas comme dans le lion l'âme du courage et de l'activité. (Ct. de Brühl).

FLATTERIE. — C'est peut-être le pire de tous les parjures (Madrolle).

FRONDEUR. — Un frondeur passe sa vie à être fâché de ce que la Seine va du côté de Rouen au lieu d'aller de celui de Melun (Terrasson). — Voir, au commencement de la 2^e partie de la méthode de Descartes, pourquoi il ne saurait approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes qui, n'étant point appelées à la direction des affaires publiques, ne laissent pas que d'y faire toujours en idée quelque réformation.

LANGUE. — L'extrême exactitude tient du pédantisme. Les recherches qu'elle occasionne causent une perte de temps pour l'administrateur.

PERSONNALITÉS. — Éviter avec soin tout ce qui peut faire naître des rivalités d'attributions, des griefs personnels, des irritations privées, et faire descendre l'administration et la surveillance de la haute région où elles doivent s'exercer, sur le terrain vulgaire des petites passions individuelles (V. rapp. à l'Empereur, 12 janvier 1853).

PHILOSOPHIE. — La philosophie, appliquée à la haute administration, apprend à donner parfois plus à la pratique qu'à la spéculation, à la tolérance qu'à la règle, à l'opinion commune qu'à la vérité métaphysique (Terrasson).

PLUME. — L'aile, comme la serre, a de vaillants ébats;
La plume soutient l'aigle au-dessus des combats;
Tout vit, agit, prospère et grandit par son zèle;
Nuls moyens, nuls succès et nul ordre sans elle;
Aussi, là destinant au bonheur des humains,
Dieu mit souvent le plume en de bien nobles mains.

PRÉCIPITATION. — Voyez *Célérité*. — Omnia non properanti clara. Festinatio improvida est et coeca (Tite-Live.).

RAISON. — Quand on ne veut pas écouter la raison, elle ne manque jamais de se faire sentir. (Franklin).

RÈGLES. — Chercher toujours dans les règlements des facilités pour le bien; et ne les présenter jamais comme entraves par esprit d'opposition ou par vanité d'instruction, mais seulement pour empêcher un mal véritable.

ROUAGES ADMINISTRATIFS. — C'est la plus mauvaise roue du char qui crie toujours. Ainsi, roulez et ne criez pas.

SERMENT. — La dernière pensée admise par les hommes en société, et que le temps n'effacera jamais, est le serment, où les Dieux sont cautions, et même parties au contrat. (Denis d'Halicarnasse).

C'est peu de ne rien faire contre le souverain à qui nous l'avons prêté. Nous lui devons étroitement la fidélité la plus utile; car c'est Dieu qui, se mettant à la place de l'Empereur, nous a demandé le serment, et l'entend comme il sait que l'Empereur le désire. (L. N. — *Sainteté du serment*).

Système de guerre moderne ou nouvelle tactique avec les nouvelles armes. — <i>Formation des troupes pour le combat, attaques à la baïonnette</i> , par le colonel baron d'AZEMAR. 2 vol in-8,	
1859.	6 fr.
Combats à la baïonnette, théorie adoptée en 1859 à l'armée d'Italie, commandée par S. M. Napoléon III. In-8°.	2 fr

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE D'ÉLITE.

Format de poche. — 5 volumes à 3 fr. sont en vente.

Tome I. INSTRUCTIONS PRATIQUES DU MARÉCHAL BUGEAUD, pour les troupes en campagne, suivies de Notice détaillée sur la manière adoptée en Afrique pour établir les hommes et les chevaux au bivouac. Avec planches.

Tome II. APERÇUS SUR QUELQUES DÉTAILS DE LA GUERRE. avec des planches explicatives, par le maréchal BUGEAUD. 1859.

Tome III. MAXIMES, CONSEILS ET INSTRUCTIONS SUR L'ART DE LA GUERRE, aide-mémoire pour la pratique de la guerre, à l'usage des militaires de toutes armes et de tous pays, d'après un manuscrit rédigé en 1815 par un général d'alors, et revu en 1855 pour être mis en harmonie avec les connaissances et l'organisation du jour. Avec 45 planches.

Tome IV. NÉCESSITÉ POUR LA FRANCE D'UNE PUISSANTE ARMÉE, et considérations nouvelles sur les troupes à cheval, par le maréchal BUGEAUD, suivi de : LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE LA CAVALERIE, par un officier supérieur de cavalerie.

Tome V. INSTRUCTIONS DU MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD A L'ARMÉE DE CRIMÉE. Avec notes d'un officier général en 1859.

Théorie nouvelle pour faire manœuvrer et combattre les troupes de toutes armes, d'après les mêmes principes et aux mêmes commandements, par BONNEAU DU MARTRAY, chef d'escadron au corps impérial d'Etat-Major. — Un beau volume in-8 jésus, avec 150 planches. Prix, relié.

Histoire et tactique de la cavalerie, par L.-E. NOLAN, capitaine au 15^e de hussards de l'armée royale anglaise. — Traduit de l'anglais, avec notes, par BONNEAU DU MARTRAY. Un volume in-8 avec planches. 7 fr. 50 c

Coup d'œil historique et statistique sur les forces militaires des principales puissances de l'Europe. — Confédération germanique, Prusse, Autriche, Angleterre, Russie, Armée française, par A.-E. COUTURIER DE VIENNE, docteur en droit, chef d'escadron d'état-major en retraite. In-8. 8 fr.

C'est une revue satirique et morale du monde militaire en 1858 ; fort peu de chiffres, beaucoup d'esprit et de savoir distinguent ce livre qui est déjà dans les mains des sommités militaires.

Le maniement de la baïonnette, appliqué à l'attaque et à la défense de l'infanterie individuellement et en masse, par le capitaine Muller. 1 vol. 4° avec 53 figures 5 fr.

LE CHIEN, LE LAPIN ET LE CHASSEUR

fable faite en 1782, par Napoléon I^r, qui n'avait alors que 13 ans.

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
Rends-toi ! lui cria-t-il d'une voix de tonnerre
Qui fit au loin trembler les peuplades des bois,
Je suis César connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre.
A ce grand nom, Jeannot lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande d'une voix tremblante :
Très-sénévissime matin,
Si je me rends quel sera mon destin ?
— Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente.
Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym.
Des deux côtés je dois perdre la vie !
Que votre auguste seigneurie
Veuillez me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
Si j'ose tenter de m'envir.
Il dit, et fuit en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé : je dis qu'il n'eût pas tort.
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort.
Que dirait de ceci notre bon Lafontaine ?
Aide-toi, le ciel t'aidera.
J'approuve fort cette méthode-là.

Extrait de l'ouvrage intitulé : *Les Bonaparte et leurs œuvres littéraires*,
Essai historique et bibliographique contenant la généalogie de la famille
Bonaparte. In-8. Prix. 5 fr.

Ayant acheté les bibliothèques de plusieurs maréchaux de France et généraux, il existe dans mes magasins cent mille volumes d'ouvrages militaires à très-bon marché. En s'adressant directement à moi, on pourrait monter une très-nombreuse et une très-belle bibliothèque militaire à moitié des prix des catalogues ordinaires, et beaucoup d'ouvrages seraient très-bien reliés sans augmentation.

Achat au comptant de toutes espèces de livres.

Cent mille volumes

SUR L'ART ET L'HISTOIRE MILITAIRES

A TRÈS-BON MARCHÉ

A la Librairie Militaire de A. LENEVEU

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 18, A PARIS

Près le Pont-Neuf.

Imprimerie PILLOY, boulevard Pigalle, 50. à Montmartre.

MAXIMES CONSEILS ET INSTRUCTIONS SUR L'ART DE LA GUERRE

OU

AIDE-MÉMOIRE POUR LA PRATIQUE DE LA GUERRE

A L'USAGE DES MILITAIRES DE TOUTES ARMES ET DE TOUS PAYS

D'après un manuscrit rédigé en 1815, par un général d'alors, et revu, en 1855, pour être mis en harmonie avec les connaissances et l'organisation du jour.

1 volume format de poche, avec 15 planches. — 3 fr.

LL. EE. les Maréchaux de France SAINT-ARNAUD, BARAGUEY-D'HILLIERS, DE CASTELLANE, MAGNAN, PÉLISSIER, DUC DE MALAKOFF, RANDON, CANROBERT, BOSQUET, MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA, REGNAULT DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY, NIEL, m'ont honoré de lettres de chaleureuses félicitations.

« Ce livre figurera dignement dans une bibliothèque militaire ; je suis heureux de pouvoir en donner l'assurance.

« Le Maréchal commandant en chef l'armée de l'Est. Signé MAGNAN. »

TABLE DES MATIÈRES. — Principes généraux. — Avant le départ. — Marches loin de l'ennemi. — Marches près de l'ennemi. — Guides. — Eclaireurs et flanqueurs. — Départements placés sur les flancs d'une colonne. — Arrière-garde. — Bivouacs. — Avant-postes. — Grand'gardes. — Etablissement des grand'gardes. — Emplacement de nuit. — Sentinelles et vedettes. — Des rondes. — Des patrouilles. — Des découvertes. — Reconnaissances offensives. — Des espions. — Des indices. — Parlementaires. — Des détachements. — Des partisans. — Des fourrages. — Des convois. — De l'offensive. — De la défensive. — Manœuvres. — Évolutions. — Bataille. — Ordres de bataille. — Combat. — Emploi de l'infanterie. — Emploi de la cavalerie. — Règles particulières pour le combat de cavalerie. — Contre-cavalerie en ligne ou en colonne. — Cavalerie contre infanterie. — Cavalerie contre artillerie. — Emploi de l'artillerie. — Armes de main. — Des corps de réserve. — Des retraites. — Des subsistances. — Table des officiers en campagne. — Des bagages. — Du droit des gens et des usages de la guerre. — Guérillas ou guerre de partisans.

Environ cent sommités militaires, généraux des plus distingués par leur savoir et leur expérience, ont apprécié le livre ainsi :

ÉCOLE
IMPÉRIALE SPÉCIALE
MILITAIRE.

Saint-Cyr, le 10 avril 1856,

MONSIEUR LENEVEU,

Cabinet du Général Commandant.

J'ai lu avec le plus vif intérêt le recueil des *Maximes, Conseils et Instructions sur l'art de la guerre*, répertoire universel des connaissances militaires, et que je considère comme le meilleur guide pratique pour les officiers de tous grades. Je le recommanderai aux élèves comme devant leur être de la plus grande utilité pendant toute leur carrière.

Recevez, etc.

Signé : Le général comte de MONET,
Commandant l'école impériale militaire de Saint-Cyr.

Lunéville, le 2 décembre 1853.

« A MONSIEUR LENEVEU,

« J'ai reçu les *Maximes, Conseils et Instructions sur l'art de la guerre*; c'est, à mon avis, un excellent ouvrage, et le meilleur résumé que je connaisse; je l'ai lu et relu et toujours en m'instruisant et en le trouvant meilleur.

« Je l'ai recommandé à ma division par un ordre du jour qui fait connaître les hauts suffrages qui l'ont jugé et approuvé.

« Signé : le général de division comte DE GOYON.

« Aide de camp de l'Empereur. »

Eupatoria, le 11 janvier 1856.

« MONSIEUR LENEVEU,

« Le général de Failly me charge de vous remercier de l'envoi direct et personnel que vous lui avez fait des *Maximes, Conseils et Instructions sur l'art de la guerre*.

« Le général me charge de vous dire qu'il a lu ce manuel avec beaucoup d'intérêt, qu'il le considère comme un ouvrage classique et des plus utiles; il pense qu'il devrait être dans la main de tous comme une théorie, et ne coûter, comme ce dernier livre, au maximum un franc.

« Signé : l'officier d'ordonnance du général DE FAILLY. »

Armée de Lyon, division de cavalerie.

« MONSIEUR LENEVEU,

« J'ai lu avec le plus grand intérêt les *Maximes*; elles contiennent des instructions, non seulement utiles, mais indispensables; c'est le meilleur ouvrage qui ait paru; j'en ai fait prendre connaissance aux officiers de la division que j'ai l'honneur de commander, et je ne doute pas que lorsque MM. les officiers et sous-officiers, etc., en connaîtront le contenu et l'auront apprécié, MM. les chefs de corps ne s'empressent de vous faire des commandes considérables.

« Signé : le général de division PARTOUNEAUX. »

Quartier général de l'armée anglaise, en Crimée.

« MONSIEUR LENEVEU,

« Je suis chargé, par le général Scarlett, de vous prier de lui envoyer, à Scutari, où se préparent nos quartiers d'hiver, 200 exemplaires des *Maximes, Conseils et Instructions sur l'art de la guerre* pour les officiers sous ses ordres.

Signé : JAMES CONOLLY, chef d'état-major. »

En Crimée, au camp, le 20 mai 1855.

« MONSIEUR LENEVEU,

« Je vous prie d'envoyer le plus tôt possible à l'adresse des régiments suivants, 300 exemplaires des *Maximes, Conseils et Instructions sur l'art de la guerre*, à raison de 50 exemplaires par régiment, pour les 1^{er} et 4^e hussards, 1^{er} et 4^e chasseurs d'Afrique, 6^e et 7^e dragons.

« Le général de division, Commandant la cavalerie en Crimée,

« Signé : MORRIS. »

En présence du danger, on sent vite ce qui est utile, car plus de 4,000 exemplaires ont été demandés de la Crimée, et 5,000 par l'armée d'Italie.

L'ÉDITEUR A L'ARMÉE

Malgré la bravoure et l'intelligence des jeunes officiers français, il est bon de leur retracer les leçons de l'expérience : il est des principes et des préceptes qu'il faut toujours avoir présents. Le livre intitulé : *Maximes et Conseils* est surtout concis, et c'est son principal mérite : il indique seulement ce qu'on peut ou doit toujours faire, au lieu de s'étendre sur beaucoup de théories d'une exécution difficile, et dont le résultat n'est pas toujours en raison des risques qu'on y court. La science du commandement est un don inné du ciel ; c'est le génie qui inspire les grands généraux ; de là leur rareté : au contraire, pour faire un bon militaire en sous-ordre, il ne faut que de l'instruction et de l'expérience ; en conséquence, ceux qui ont étudié et pratiqué l'art militaire peuvent seuls y introduire les jeunes gens ; des livres faits par des hommes plus savants que militaires donnent souvent de fausses idées.

Puisse la jeunesse militaire française, à laquelle est destiné cet opuscule, le lire sans ennui, et attacher, à ce legs d'un vieux soldat, le prix que l'on met dans une famille à une ancienne épée de bataille.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'ouvrage, c'est que la *première édition*, tirée à 5,000 exemplaires, a été vendue en deux mois, du 5 mai au 5 juillet. C'est le véritable livre de guerre, on en sent la nécessité lorsque l'on se bat ; il a été absorbé par l'armée de Crimée, et 5,000 exemplaires ont été vendus à l'armée d'Italie.

En anglais, prix : 3 sch.

S. A. R. le duc de Cambridge, commandant en chef l'armée anglaise, en a acheté 3,000 exemplaires pour son armée.

Son Excellence Mehmed Ruchdi-Pacha, ministre de la guerre de la Sublime-Porte, m'en a demandé mille exemplaires en turc.

A LA LIBRAIRIE MILITAIRE DE LENEVU,

Rue des Grands-Augustins, 18, près le pont Neuf, à Paris.

*Extrait du Compte-Rendu du SPECTATEUR MILITAIRE,
du 15 septembre 1855.*

Un bon livre est une chose si rare, que lorsqu'on le trouve, on doit se hâter d'en faire part à ses amis. C'est ce que nous nous empressons de faire aujourd'hui, en signalant à l'attention de l'armée un volume, format de poche, véritable livre d'or, qui a le grand mérite de convenir aux militaires de tous grades ; le jeune officier y trouvera de bons conseils et le général d'excellents préceptes.

Nous regrettons infiniment que notre cadre ne nous permette pas d'en donner des citations ; l'ouvrage est tellement parfait dans son petit volume, qu'il eût fallu tout reproduire. Ce résumé est appelé à un succès remarquable, parce que l'auteur a su grouper, dans un volume format portefeuille, tout ce qu'on peut dire de sérieux et de vrai, depuis ce qui concerne la pose d'une vedette jusqu'à l'emploi des différentes armes sur le terrain.

Les *Maximes* s'adressent à tous, au plus simple officier comme au général. Ce n'est pas de la science, c'est plutôt de la logique et du bon-sens. Les préceptes de ce livre sont nets et concis ; il écarte le vague et les généralités qui sont le défaut de presque tous les traités analogues. Un cachet particulier qui le distingue est qu'il indique catégoriquement ce qu'il faut éviter, et c'est un point essentiel, car si on sait bien ce dont il importe de s'abstenir, on trouvera facilement ce qu'il y a à faire. Toutefois, il ne procède pas uniquement par voie d'exclusion et pour une foule de circonstances, il trace positivement la conduite à tenir. Résumant les leçons de tous les maîtres, indiquant ce qui a été reconnu bon ou mauvais, soit par le raisonnement, soit par la pratique, il met de suite celui qui l'a lu avec fruit en état de se tirer d'affaire en toute occasion, pourvu qu'il ait un jugement sain et qu'il sache distinguer l'analogie du cas où il se trouve avec ceux qu'il a étudiés.

Nous sommes heureux d'être un des premiers à signaler ce livre à l'attention de nos lecteurs, et nous sommes persuadé que, malgré tout ce que nous avons pu dire de flatteur, nous sommes resté fort au-dessous des éloges qu'il mérite ; nous n'hésitons pas à le proclamer l'un des meilleurs.

Camp
DU NORD

1^{er} Corps d'armée

ÉTAT-MAJOR

—o—

MONSIEUR,

Monsieur le général comte de Schramm me charge de vous informer qu'il a eu l'honneur de remettre, il y a déjà quelques jours, à S. M. l'Empereur, l'exemplaire de la 3^e édition de l'Album, que vous aviez fait relier à cet effet, et que Sa Majesté vient de donner l'ordre que les manœuvres de cet Album fussent expérimentées dans toutes les divisions du camp du Nord. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Commandant, DE GRAVILLON,
Aide de camp de M. le général comte de SCHRAMM.

ALBUM
DES
MANŒUVRES
DE L'INFANTERIE

PAR

M. le général de division comte de SCHRAMM,

Sénateur, président du Comité de l'arme (1), commandant en chef le camp de Châlons en 1850.

Lorsqu'en 1850, M. le général de Schramm autorisa la publication de son *Album de manœuvres d'infanterie*, les nombreux militaires qui avaient servi sous ses ordres et avaient exécuté la plupart des mouvements décrits dans cet ouvrage, purent apprécier, par l'étude et l'analyse, tous les avantages que présenteraient sur un champ de bataille deux nouveaux modes de déploiement de la colonne double (en avant et face en arrière), ainsi que la théorie des carrés formés directement sur le centre des bataillons, régiments ou brigades, par un simple changement de front des ailes. Les moyens ingénieux employés

(1) Troisième édition, un volume in-4°, 1856 avec 66 planches coloriées ; prix : 10 fr.

pour changer une ligne de face sur son emplacement, et pour faire manœuvrer quatre bataillons dans un espace où, de prime abord, il semblerait qu'un seul dût se trouver à l'étroit, ont également appelé les réflexions des officiers qui se préoccupent de l'application des mouvements au terrain, comme de la leçon supérieure à donner aux troupes et de l'emploi pratique autant que rationnel des principes posés dans les ordonnances.

La première édition de l'*Album* a été rapidement épousée; la seconde vient de paraître, avec l'adjonction de nouvelles manœuvres d'une exécution facile et qui seraient très-avantageuses devant l'ennemi. Voici quelles sont les plus importantes de ces manœuvres.

Sous le titre d'évolutions de ligne, on trouve divers mouvements possibles à une colonne de bataillons en masse, qui les exécuteront sans quitter leur formation.

L'ordonnance s'est bornée à indiquer le changement de direction, après avoir mis la distance de 40 pas entre les masses; M. le général de Schramm prend cette colonne, et, sans arrêter sa marche, sans qu'elle ait à se mouvoir par le flanc des subdivisions, il la forme en bataille dans l'ordre direct ou inverse, en avant, à droite, à gauche, sur la droite ou sur la gauche; et, réciprocement, il fait passer une ligne de bataillons en masse à l'ordre en colonne, par un simple changement de direction de chaque bataillon.

Evidemment, il y a plus de simplicité dans ce système que dans celui de l'ordonnance, qui consiste à faire marcher les subdivisions par le flanc droit ou le flanc gauche pour changer de direction de pied ferme, et, presque toujours, à commencer un mouvement offensif par une retraite de flanc. En outre, la majeure partie des marches de cette espèce est évitée; les bataillons se portent tout de suite et de front sur la nouvelle ligne, et cela est d'une importance majeure, si la manœuvre se fait à portée de l'ennemi. Une troupe attaquée en flanc résiste moins que celle qui marche au-devant de son adversaire; il faudrait méconnaître la *furia francese* et les actions de guerre de tous les temps pour nier ce fait. Ainsi, les mouvements des colonnes et des lignes de bataillons en masse ont pour premier avantage de maintenir la force morale dans les rangs; c'est déjà un résultat immense.

Dans les changements de front d'une ligne de plusieurs bataillons, l'aile marchante, lorsqu'elle forme les colonnes doubles, commence encore par un mouvement en arrière. D'après l'*Album* (évolution n° 4), ces colonnes doubles sont formées en avançant; tous les bataillons s'ébranlent de front, et les pelotons des ailes entrent dans chaque colonne comme s'ils eussent rencontré des obstacles.

Il y a encore dans ce mouvement un bénéfice de temps et d'espace qui fera sans doute adopter la colonne double, formée en marchant, au nombre des manœuvres réglementaires de l'infanterie.

M. le général Schramm donne, dans la nouvelle édition de son *Album*, la formation de la colonne double de régiment et de brigade, de pied ferme et en avançant.

La première s'exécute pour marcher en retraite par le troisième rang; la seconde, analogue au passage du défilé, présente une innovation très-importante dans les mouvements de l'infanterie: après avoir rompu par peloton à gauche et à droite, les bataillons continuent leur mouvement en colonne sans le moindre retard.

D'après l'ordonnance, les subdivisions d'une troupe qui passe de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne sont toujours arrêtées et alignées après la conversion.

Ainsi, dans une circonstance urgente, une ligne s'ébranle pour se porter à

droite, à gauche ou en avant. Le commandement de *marche* détermine quelquefois un mouvement en arrière, et, dans tous les cas, il est suivi de ceux-ci :

Halte. — A droite (ou à gauche) alignement. — **Fixe.**

Halte ! fixe ! quand il faut marcher, quand un danger pressant, peut-être, appelle les forces qui manœuvrent; évidemment, il y a là un non-sens.

Les mouvements de la cavalerie sont continus, et cependant ils s'exécutent avec ordre et précision.

L'ordonnance sur les manœuvres des chasseurs à pied (titre IV, 2^e partie, article 1^{er}, n°s 67 et suivants) admet la continuation du mouvement lorsqu'on a rompu à droite, à gauche, en arrière à droite ou en arrière à gauche; mais cela est exceptionnel.

M. le comte de Schramm tranche nettement la question; il prescrit le mouvement continu pour former la colonne double en avant, sans s'occuper de l'arme qui exécute cette manœuvre. C'est une application aussi neuve qu'importante; et dont l'utilité pratique ne peut tarder à être reconnue. On s'apercevrait bientôt que, dans la marche en colonne, il n'y a pas, au bout d'une minute, la moindre différence entre une troupe dont chaque subdivision aura été arrêtée, alignée, rectifiée, dont chaque guide se sera placé très-exactement à sa distance et à son chef de file, et une troupe qui, ayant rompu par peloton ou par division, poursuivrait sa marche une fois la conversion achevée. L'ordonnance elle-même préconise indirectement la marche continue, puisqu'elle dit (2^e partie, n° 64) : « Les guides qui ne seraient pas dans la direction, ne s'y placeront que lorsque la colonne se mettra en marche. »

Le déploiement du carré exige, d'après la théorie, une formation préalable de toute la troupe en colonne, et cette colonne, pour faire face à droite ou à gauche, doit prendre ses distances ou se former sur la droite ou sur la gauche en bataille.

Avec les principes donnés dans l'*Album*, le carré de bataillon, comme celui de régiment ou de brigade, se déploie dans tous les sens par un mouvement plus simple et toujours sous la protection du feu des pelotons qui servent de base au déploiement (Théorie des carrés, n° 4).

C'est là un avantage incontestable; car on trouve à la fois, dans cette méthode, célérité, précision et sécurité.

Si les manœuvres de l'*Album* de M. le général comte de Schramm sont comprises un jour parmi les mouvements usuels de l'infanterie, les officiers de tout grade qui les auront étudiées s'applaudiront de ce travail, et dans tous les cas, ces manœuvres, par leur simplicité, sont pour les militaires une étude facile, un sujet de méditations instructives; pour les corps de troupe, elles présentent des exercices dont il peut être tiré, dans l'occasion, un parti très-avantageux; leur mécanisme, d'ailleurs, n'est susceptible d'aucun reproche, car elles empruntent tous leurs éléments à l'ordonnance même, dont elles ne sont, en résumé, qu'une application logique et une conséquence naturelle habilement mise en œuvre.

R. DE COYNART,
Chef d'escadron d'état-major.

(Article du *Moniteur de l'Armée*).

CODE DE JUSTICE MILITAIRE

Édition diamant. — 30 fr.

INSTRUCTIONS PRATIQUES
DU MARÉCHAL BUGEAUD
DUC D'ISLY
POUR LES TROUPES EN CAMPAGNE

AVANT-POSTES, — RECONNAISSANCES,
— STRATÉGIE, TACTIQUE, — DE L'ORDRE DES COMBATS, — RETRAITES, —
PASSAGE DES DÉFILÉS DANS LES MONTAGNES.

CAMPS. — BIVOUACS.

AVEC TROIS PLANCHES EXPLICATIVES.

Un vol. in-18, 1854.—Prix : 3 fr.

Ouvrage inédit en Europe, imprimé par l'imprimerie du gouvernement en Afrique. Le maréchal Bugeaud en avait donné peu d'exemplaires à ses amis. Ce grand capitaine, taillé à l'antique, et doué par la nature des plus éminentes qualités, était né homme de guerre; placé de plus, dès sa jeunesse, dans des circonstances difficiles, il avait pu mûrir et éprouver les excellents préceptes qu'il exposait, avec cette lucidité particulière à son esprit. Basant sur eux ses opérations grandes ou petites, il les vit toujours réussir; jamais il ne fut battu.

Ce sont les leçons d'art militaire de cet homme célèbre que nous publions. Qu'on n'aille pas dire que ses succès furent l'effet du hasard et de la fortune; il ne les dut qu'à ses hautes conceptions, toujours basées sur les vrais principes. Il n'est certes pas donné à tout le monde d'égaler les grands généraux; mais en étudiant avec soin les méthodes et les moyens qu'ils employaient et, profitant de leur expérience, on peut conquérir au-dessous d'eux un rang honorable en même temps qu'on se rend capable de mieux servir son pays. S'il est des règles que peuvent modifier les lieux, les armes, la nature des hommes et des choses, il en est d'autres qui sont immuables; ce sont particulièrement ces dernières qu'enseignait le maréchal Bugeaud.

Voici un court extrait de l'ouvrage du duc d'Isly.

Quand on essaie de poser un principe sur la guerre, aussitôt un grand nombre d'officiers, croyant résoudre la question, s'écrient :

« Tout dépend des circonstances; comme vient le vent, il faut mettre la voile. » Mais si, d'avance, vous ne savez pas quelle est la voile qui convient pour tel ou tel vent, comment mettrez-vous la voile selon le vent ?

Ces observations trop habituelles doivent nous faire penser que ces militaires jugent impossible, et peut-être même dangereux, de poser des principes. Essayons de détruire cette erreur, etc., etc., etc.

MARÉCHAL BUGEAUD, DUC D'ISLY.

— ooo —
CES OUVRAGES

sont la propriété du libraire A. LEENEVEU,
Rue des Grands-Augustins, 18, près le Pont-Neuf, à Paris.



Bibliothèque — Typ. P. L. O.

1615

Système de guerre moderne ou nouvelle tactique avec les nouvelles armes. — *Formation des troupes pour le combat, attaques à la baïonnette*, par le colonel baron d'AZEMAR. 2 vol in-8, 1859. 6 fr.

Combats à la baïonnette, théorie adoptée en 1859 à l'armée d'Italie, commandée par S. M. Napoléon III. In-8°. 2 fr

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE MILITAIRE D'ÉLITE.

Format de poche. — 5 volumes à 3 fr. sont en vente.

Tome I. INSTRUCTIONS PRATIQUES DU MARÉCHAL BUGEAUD, pour les troupes en campagne, suivies de Notice détaillée sur la manière adoptée en Afrique pour établir les hommes et les chevaux au bivouac. Avec planches.

Tome II. APERÇUS SUR QUELQUES DÉTAILS DE LA GUERRE, avec des planches explicatives, par le maréchal BUGEAUD. 1859.

Tome III. MAXIMES, CONSEILS ET INSTRUCTIONS SUR L'ART DE LA GUERRE, aide-mémoire pour la pratique de la guerre, à l'usage des militaires de toutes armes et de tous pays, d'après un manuscrit rédigé en 1815 par un général d'alors, et revu en 1855 pour être mis en harmonie avec les connaissances et l'organisation du jour. Avec 45 planches.

Tome IV. NÉCESSITÉ POUR LA FRANCE D'UNE PUSSANTE ARMÉE, et considérations nouvelles sur les troupes à cheval, par le maréchal BUGEAUD, suivi de : LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE LA CAVALERIE, par un officier supérieur de cavalerie.

Tome V. INSTRUCTIONS DU MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD A L'ARMÉE DE CRIMÉE. Avec notes d'un officier général en 1859.

Théorie nouvelle pour faire manœuvrer et combattre les troupes de toutes armes, d'après les mêmes principes et aux mêmes commandements, par BONNEAU DU MARTRAY, chef d'escadron au corps impérial d'Etat-Major. — Un beau volume in-8 jésus, avec 150 planches. Prix, relié. 15 fr.

Histoire et tactique de la cavalerie, par L.-E. NOLAN, capitaine au 15^e de hussards de l'armée royale anglaise. — Traduit de l'anglais, avec notes, par BONNEAU DU MARTRAY. Un volume in-8 avec planches. 7 fr. 50 c

Coup d'œil historique et statistique sur les forces militaires des principales puissances de l'Europe. — *Confédération germanique, Prusse, Autriche, Angleterre, Russie, Armée française*, par A.-E. COUTURIER DE VIENNE, docteur en droit, chef d'escadron d'état-major en retraite. In-8. 8 fr.

C'est une revue satirique et morale du monde militaire en 1858 ; fort peu de chiffres, beaucoup d'esprit et de savoir distinguent ce livre qui est déjà dans les mains des sommités militaires.

Le maniement de la baïonnette, appliqué à l'attaque et à la défense de l'infanterie individuellement et en masse, par le capitaine Muller. 1 vol. 4° avec 53 figures 5 fr.